



Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication

Master 60 sociologie anthropologie

**« La vie est tel un jeu » au sein duquel
la migration est un sport de compétition à
haut risque**

PROMOTEUR : Jacinthe MAZZOCHETTI

Etudiant : Elkana LITU KIMVAY
NOMA : 8860-10-00

Année académique 2021-2022

Tables des matières :

Introduction	2
1. Stéréotypes et imaginaires inhérents aux adversaires : où et comment se positionne l'anthropologue ?	5
2. Compétition, rapport de force asymétrique	8
<i>2.1 Ansu Fati : Espagne</i>	12
<i>2.3 Eduardo Camavinga : France</i>	13
3. Le risque : « quand le rêve est trop long, le réveil est brutal »	14
4. Corps outil, mots pour maux, coups pour coups, affaire de stratégies : adversaire ou ennemi ?	16
<i>4.1 Corps outil</i>	17
<i>4.2 Mots pour maux, coups pour coups affaire de stratégies</i>	19
<i>4.2.1 Analyse du passage d'Eric Zemmour</i>	24
<i>4.2.2 Analyse du passage du Répondant-opposant à Eric Zemmour</i>	25
<i>4.2.3 L'art comme espace de liberté et jalon de la diversité</i>	27
<i>4.3 Adversaire ou ennemi</i>	29
5. Historicité de classe sociale : règle du hors-jeu/off-side	31
<i>5.1 Introduction du récit</i>	34
<i>5.2 Histoire familiale</i>	35
<i>5.3 Histoire personnelle</i>	38
<i>5.4 L'histoire sociale d'un individu</i>	39
<i>5.5 Analyse socio-anthropologique</i>	41
Conclusion	44
Bibliographie	48
Annexes	52

Introduction :

Lorsqu'on évoque le déplacement d'un être humain d'une terre à une autre et ce que représente un départ vers l'inconnu ; comment peut-on affirmer que la vie des migrants se résume à un jeu ou à une compétition sportive ? D'un point de vue socio-anthropologique, développer une réponse autour de cette affirmation nous renvoie à un débat fondamental, celui de la dignité et de la valeur que l'on donne à une vie. Pour répondre aux plus sceptiques, voire aux plus curieux, je tenterai d'opposer la question « la vie est-elle un jeu ? » à l'affirmation « la vie est tel jeu » dans la conclusion de ce travail. Avant cela, chaque étape de cet écrit vise à en éclairer le plus grand nombre sur le titre de ce travail, qui n'est autre qu'un point de vue personnel de la thématique migratoire que j'ai articulé avec des lectures en lien sur ce sujet.

Pour ma part, je dirai que de prime abord, ce sujet n'avait que peu de chance de m'intéresser, sauf qu'à l'heure actuelle et à force de lectures spécifiques, mon point de vue a évolué. En ce qui me concerne, j'ai appris une chose ces trois dernières années, en ce sens où en anthropologie mais aussi en sociologie, il y a à boire et à manger pour tout le monde. A cet égard, ce que je souhaite exprimer, c'est que lorsqu'un sujet peut paraître diamétralement opposé à sa recherche de prédilection, il y aura toujours des éléments qui permettront au chercheur concerné de faire des liens pertinents, métaphoriques voire analogiques pour faire comprendre au lecteur ce qui se joue réellement. C'est en quelque sorte une manière d'élargir le point de vue de la thématique - migratoire - de départ avec des termes, ainsi que des mots qui sont propres à un tout autre environnement (le sport) et qui par un « partage de connexion¹ » peuvent produire une pensée commune et cohérente.

Toujours à ce propos, je pense qu'il est important d'écrire en permettant à tout un chacun de s'écarter « des sentiers battus² », d'où mon intérêt de traiter de ce sujet (la migration) comme étant une compétition sportive. Je choisis le terme de « compétition » non pas dans le sens spécifique d'une activité ludique intrinsèque – bien que le concept de jeu ait aussi de l'importance – mais plutôt dans l'idée d'une succession de stratégies entre différentes parties, dont l'objectif est la recherche d'une « victoire » civique. Dans ce contexte, nul n'est sans savoir que dans une situation compétitive, il y a toujours un favori, c'est-à-dire, une équipe (si c'est un groupe de personnes) ou un individu (si c'est une personne seule) qui part gagnant face à des concurrents que l'on considère comme des « outsiders », autrement dit : « en dehors des favoris ». Et c'est donc sur cette « caricature » que j'aimerais cheminer pour faire une petite analyse sur la thématique migratoire que je vais proposer aux lecteurs.

Ceci dit, qu'est-ce qu'une compétition ? Le dictionnaire « Le Robert » nous définit cette activité comme suit : « recherche simultanée par deux ou plusieurs personnes d'un même avantage, d'un même résultat – concurrence, rivalité ». En second lieu il rajoute : « compétition sportive, épreuve disputée entre plusieurs concurrents » (Dictionnaire Le Robert micro 2018, p 274). Dès lors, si l'on s'en réfère aux propos énoncés ci-avant, nous devrions nous diriger vers ce résultat qui pourrait être « commun aux deux parties » à savoir, la sécurité et le respect de l'autre dans sa spécificité la plus profonde sur cette terre, devenant

¹ L'idée de connexion fait référence au wifi : Technique qui permet la communication sans fil entre divers appareils (ordinateur, périphérique, téléviseur...) grâce aux ondes radioélectriques (Le Robert, 2021)

² Cela ne veut pas dire que quelqu'un ne l'a pas déjà fait

à ce titre le fait de vouloir vivre dignement. Autant dire que ce qui marque pleinement cette compétition, ce sont ses règles, ainsi que les corps qui luttent avec les moyens offerts par la « nature ou par le bon Dieu »³ qui sait... Par ailleurs, peu importe la compétition, l'élément de différenciation entre concurrents restera toujours le motif de l'action ; la motivation qui pousse à... (C'est ce qui définit l'identité de chaque partie). En d'autres mots, certains jouent pour gagner et d'autres pour ne pas perdre.

Relativement à ce qui a trait à la compétition, il serait prétentieux de ma part de parler d'une démonstration scientifique pleine d'exactitude. Cela dit et avec humilité, l'emploi de ce terme est en quelque sorte une « dramaturgie évidente »⁴ avec des protagonistes, antagonistes dont les mouvements sont offensifs ou défensifs. Cette ambivalence se caractérise par la position qu'ils prennent, c'est-à-dire attaquer ou se défendre, mais dépend aussi du point de vue que les acteurs adoptent en fonction de la variation des situations rencontrées. En d'autres termes, le migrant peut être considéré comme une menace contre laquelle l'État-nation ne fait que se défendre. Et vice versa, le phénomène migratoire peut être interprété comme un moyen de défendre sa dignité en voyageant vers d'autres possibles et accéder aux droits d'asile, à la démocratie, la sécurité sociale, aux soins médicaux etc...

Sans aucune gloire ni prétention, nous (sociologue et anthropologue) sommes à la fois simples spectateurs, parfois militants (fanatiques de la cause) mais aussi journalistes (recueil des récits) de ces combats qui sont rarement du divertissement et dont les individus au fil du temps évoluent techniquement, tactiquement et physiquement tels un sportif tout au long d'une carrière ; car plus la compétition est relevée, plus les exigences et les détails le sont pour les compétiteurs qui y participent.

Dans un monde où l'homme a tendance à tout contrôler, tout gérer, il est intéressant d'observer comment la fragilité, qu'elle soit institutionnelle ou humaine se dessine pour profiter à qui le souhaite. C'est toujours dans ce même monde que l'on peut considérer la migration comme une pratique à haut risque. Par conséquent, « Si l'on se réfère aux poncifs bon enfant tels que « la compétition sportive doit rester un jeu », « l'essentiel est de participer » ou encore « le sport c'est pas la guerre » alors, la compétition semble effectivement dénuée de risques. S'impose dès lors l'examen du signifiant risque. Le risque est indissociable de l'affect et à l'instar de l'angoisse, il vient faire signal au niveau du moi⁵. Le risque vient manifester l'imminence d'un désir et c'est en cela qu'il se distingue radicalement du danger. Le danger ne concernant le sujet qu'à la condition que ce dernier soit tenté, ait le désir de l'affronter et donc de se risquer. « S'il y a danger sans désir, il n'y a pas risque. Si le vide provoque chez moi un vertige, je ne risque rien aussi longtemps que je ne suis pas tenté de m'aventurer au bord de la falaise »⁶. Le risque est donc éminemment d'un sujet et n'entretient qu'un lien ténu avec la réalité puisqu'il résulte du positionnement inconscient du sujet vis-à-

³ Couleur de peau, culture, continent etc.

⁴ Non pas dans le sens propre, mais il est bon de souligner que la migration est sujet à des scénarios multiples et qu'au final des histoires et des lois en émergent. Par exemple : Yagin et Fodé ; Sémira Adamou

⁵ Stéphane Deroche, *docteur en psychologie clinique, 20 rue du Devois de Mauray, 34570 Pignan.*

1. « Le moi est le lieu du signal. Mais ce n'est pas pour le moi que le signal est donné. C'est bien évident, si ça s'allume au niveau du moi, c'est pour que le sujet – on ne peut pas appeler ça autrement

– soit averti de quelque chose. Il est averti de ce quelque chose qui est un désir, c'est-à-dire une demande qui ne concerne aucun besoin, qui ne concerne rien d'autre que mon être même, c'est à dire qui me met en question. » J. Lacan, *L'Angoisse*, séminaire inédit, leçon du 27 février 1963.

⁶ R. Pignon, « Risque éducatif et risque culturel. Psychologie du risque », dans *Homo XXXIII*, 1994, p. 59-78.

vis d'un objet ressenti bien plus que conçu comme menaçant ». (Stéphane Déroche, 2002, p. 264)

Ce faisant, à l'heure actuelle le migrant n'est plus considéré comme le sportif légitime qu'il fut d'antan, tel que Christophe Colomb fut à une époque porteur du futur rêve américain. Ce fameux migrant qui avait tous les droits et qui était un être humain digne à la fois de « couleur, de morale et d'acte ». Or, les temps ont changé et le migrant et ses rêves aussi. Ainsi donc, quoi de mieux pour illustrer cela que par les points cités ci-après :

- Stéréotypes et imaginaires inhérents aux adversaires : où et comment se positionne le chercheur (socio-anthropologue) ?
- Compétition, rapport de force asymétrique
- Le risque : « quand le rêve est trop long, le réveil est brutal »⁷
- Corps outil, mots pour maux, coups pour coups, affaire de stratégies : adversaire ou ennemi ?
- Historicité de classe sociale : règle du hors-jeu/off side.

⁷ Citation dans le titre : « la vie qu'on mène » de Ninho rappeur français.

1. Stéréotypes et imaginaires inhérents aux adversaires : où et comment se positionne le chercheur (socio-anthropologue) ?

Dans ce premier point, j'aimerais aborder la « perception ». Pour moi qui suis né en Belgique, j'ai toujours eu l'image du migrant qui fuit la guerre et l'insécurité pour ensuite arriver sur le sol Européen et redémarrer une nouvelle vie. Comme initialement dit dans mon introduction, je ne suis en aucun cas spécialiste de cette thématique migratoire, mais en comparant la migration au sport de compétition, cela me permet de mieux comprendre certains enjeux. De prime abord, la compréhension des profanes comme moi est primaire et s'ancre sur des connaissances liées au désidérata des politiques en Belgique (principalement du nord). Cela induit que cette question se traduit dans ma pensée de manière très réductrice ; telle que « on ne veut pas d'eux chez nous », voire « les migrants sont des habitants du tiers monde, nous n'avons pas assez de place pour eux ici ». En ce sens, toutes ces citations ne sont pas à blâmer, elles reflètent la méconnaissance de l'autre ainsi que l'instrumentalisation politico-médiatique du regard du citoyen lambda (moi y compris) sur ce thème.

A cet effet, loin de moi l'idée d'introduire une nouvelle dimension épistémologique (vu mon manque de connaissances profond) sur ce débat. Cela dit, au plus j'avance dans mon écriture, au plus j'aspire à orienter ce préambule sur la perception (psychologie sociale) de manière globale. En ce qui concerne ma réflexion sur ce que l'on perçoit lorsqu'on regarde, je pense à l'étude intitulée « Le regard psychosocial : l'autre en moi. Vers une psychologie sociale des prises de position » qui résume en quelques lignes le fond de ma pensée par les mots suivants : Comme le montre fort bien Dupuy (1991) dans nombre de théories, le rapport d'influence qui signe non pas un rapport du sujet à l'objet, mais un rapport à l'autre, constitue un facteur de désagrégation de la société et d'aliénation ou de dissolution du sujet. Ainsi, l'influence d'autrui, l'imitation, la contagion... servent souvent à expliquer, dans ces théories, non pas comment la société tient, liant entre eux les individus, mais plutôt comment elle se désagrège dans la panique par exemple. L'influence est ainsi envisagée comme ce qui fait irruption et vient perturber la vie des individus et des sociétés. L'individu sous influence perd son libre arbitre, il passe sous l'emprise de l'autre et de ses intentions, il agit de manière irrationnelle et parfois contre son intérêt. Plus précisément, l'influence de l'autre est ce qui biaise le rapport de l'individu au monde, elle fausse la perception et par conséquent le jugement (Stéphane Laurens, 2006, 55 p).

De ce point de vue, je considère ma perception sociale comme étant un outil mal ajusté, au même titre qu'une paire de lunettes qu'on m'aurait forcé à porter sans qu'il n'y ait eu d'examen ophtalmologique qui spécifie ma pathologie visuelle. Si cela vous parle, je vous laisse imaginer l'espace de quelques secondes, à quoi pourrait ressembler votre environnement, aussi bien de loin que de près sans la correction appropriée... Par ces dires, on peut entrevoir la vision, comme un parti pris, une opinion qui en définitive nécessite un examen qui offrirait l'opportunité à la citoyenneté de lire les événements et plus particulièrement ce processus social avec plus de justesse, grâce à une prise de conscience de notre position par rapport au sujet mobilisé.

En lien avec les arguments ci-avant, je crois intimement qu'un second problème se pose. Cette seconde « problématique » relève toujours du regard qui à mon humble avis, est ambivalente à longueur de temps. Bien que je sois conscient que le citoyen lambda n'a pas un avis tranché sur le sujet ; cela implique tout de même que la migration est diabolisée par les

uns et prise en considération par d'autres. Ceci dit, mon analyse reste biaisée du fait que ma méconnaissance profonde du sujet ne me permet pas de saisir toute la finesse rhétorique du camp partisan ou opposant à la migration aux travers de leurs raisonnements distincts. Ce fait me mène à essayer de comprendre vers quelle direction je souhaite me diriger.

En réponse à cette question, il est intéressant de saisir les enseignements que l'on peut tirer de la méthode appelée en peinture : la perspective. Dans cet univers de créativité, sous l'inspiration de l'artiste, se cache à la fois une forme de dialectique et de sémantique porteuse de réponses en rapport avec l'illustration proposée par ce dernier. Toujours dans ce sens, c'est le fruit de l'expression de sa pensée que l'on peut également traduire comme étant son imaginaire ou la mise en couleur des stéréotypes qui l'habitent, et qui une fois sur la toile, fait office de discours de ce que l'artiste a ressenti (ou ressent).

Par rapport à cela, dans un article consacré à la monographie artistique « le musée imaginaire », Joël Loehr reprend en avant-propos cette citation de Malraux qui dit ceci : « Si j'avais pu écrire sur la musique comme j'écris sur les arts visuels, un certain nombre de questions que je pose seraient devenues plus claires » (F.-J. Grover, 1978, p 121). Dans mon cas, c'est bien à travers l'art que j'aimerais obtenir des réponses sur la construction des idées préconçues ou rêvées sur la migration. Bien que cela ne soit pas une vérité incontestable, j'ai orienté ma recherche sur la perspective, car j'estime que sa richesse théorique est favorable à un regard plus décentré pour comprendre l'articulation du point vue de tous les protagonistes.

Toujours est-il qu'en art plastique, la perspective est avant tout une technique utilisée pour la peinture. Elle « est le fait de représenter un espace en trois dimensions (hauteur, largeur, profondeur) sur une surface en deux dimensions (un tableau) »⁸. D'autres part, avant que cette méthode ne voit le jour « la taille des personnages dépendait de leur importance sociale et non pas de leur place par rapport au lieu. Il n'y avait même pas de notion d'espace. Mais alors, pourquoi s'intéresser à la perspective ? Parce que cette technique a révolutionné la peinture. Si elle a d'abord redéfini l'espace pictural, elle a ensuite introduit l'unité de temps et d'action. »⁹

Il existe deux manières de la pratiquer, à la fois de façon linéaire et atmosphérique. « Dans une perspective linéaire, nous serons plus sensibles aux lignes pour déterminer le point de fuite. Nous verrons alors si l'artiste attire notre regard sur le sujet principal ou s'il nous en détourne. Dans les deux cas, il s'agit d'un choix et ce sera à nous de le comprendre. Dans une perspective atmosphérique, nous comprendrons plus facilement le choix des couleurs et l'effet produit. Elle consiste à donner de la profondeur en jouant sur les dégradés de tons et de couleurs et en jouant sur les différences de netteté. Plus on s'éloigne, plus les couleurs deviennent froides et plus le décor perd en précision. »¹⁰ En résumé, c'est une même « inspiration » qui renferme une dialogique de style dans la mise en pratique de la perspective en peinture.

Suite à cette initiation artistique non dénuée de sens, clarifions l'objectif de ma démarche en mettant le doigt sur deux mots que l'on pourrait croire identiques, du fait qu'une part de leur racine commune est la représentation. Dans cette chronologie explicative, qu'est-ce qu'un

⁸ <http://comprendrelapeinture.com/la-perspective-en-peinture/>

⁹ Ibid.

¹⁰ Ibid.

stéréotype ? « Comme l'énonce Machillot¹¹, les stéréotypes recèlent un « pouvoir de structuration » qui, « à travers le langage et les représentations qu'il(s) charrie(nt) », sont une « force agissant sur les pratiques ». Les stéréotypes sont un mixte de méconnaissances, de projections, de peurs, de fantasmes... Ils sont alimentés tant par les dires inappropriés que par les silences. (Mazzochetti, 2019, p 91-92)

Deuxièmement, approchons-nous du mot « imaginaire » et de ce qu'il renferme ? « Les imaginaires sont engendrés par les discours qui circulent dans les groupes sociaux, s'organisant en systèmes de pensée cohérents créateurs de valeurs, jouant le rôle de justification de l'action sociale et se déposant dans la mémoire collective » [Patrick CHARAUDEAU, 2007]. (Ibid., 2019, p 91-92)

Pour ce qui a trait à ces deux mots, ils sont au cœur de la perspective des représentations sociales. Que ce soit l'un ou l'autre, ils façonnent la perception du « nous » et du « eux », manifestée par un « Je individualiste »¹² dans un contexte où la compréhension de la notion de sujet-objet a son importance.

Dans ce cheminement, moi ou un anthropologue avons la possibilité d'essayer de comprendre le tableau, de manière à décrire, toute dimension susceptible d'être utile pour saisir ce qui se cache derrière les représentations, le discours, et la pratique (« perspective en 3D, hauteur, largeur, profondeur ») au sein de cette dialogique qui nous laisse apprécier la taille des personnages, de tous endroits et de toutes classes sociales (contrairement à la peinture en 2D) dans une temporalité repérée et par des actions au caractère défini.

A ce propos, l'apport de Stéphane Laurens dans l'ouvrage d'Hermans nous dit que : « Dans cette conception du sujet dialogique, il n'y a pas un individu indépendant et autonome qui entre en interaction sociale avec d'autres individus indépendants et autonomes, mais dans chaque sujet, sont présents les autres et leurs positions. En effet, « grâce au pouvoir de l'imagination, la personne peut agir comme s'il était l'autre et si l'autre était lui. Ceci n'est pas la même chose que de « prendre le rôle de l'autre », ce qui pour Mead signifie que le self prend la perspective actuelle de l'autre. Je suis plutôt capable d'interpréter une autre personne ou d'être comme une position que je peux occuper et comme une position qui crée une perspective alternative dans le monde et moi-même. La perspective élaborée peut ou non être congruente avec la perspective qui est définie comme la perspective de 'l'actuel' autre (qui peut être contrôlée en conversant avec l'autre). On doit cependant souligner que l'autre peut partiellement être le produit de mon imagination, étroitement entrelacé avec 'l'actuel' autre, ou même il peut être complètement imaginaire. » (Hermans, 2001, pp. 249-250)

Tout cela me pousse logiquement à dire, qu'il est peu probable qu'on soit neutre lorsqu'on analyse ce sujet, car nous avons tous et toutes nos sensibilités. De ce point de vue, l'ouvrage « Devenir anthropologue dans le monde d'aujourd'hui »¹³ traite de cela avec pertinence. Son auteur Pierre Joseph Laurent insiste sur l'idée que l'anthropologie fait d'avantage référence à des processus d'engagements ethnographiques, qu'à une méthode de travail stricte sur le terrain.

¹¹ Didier MACHILLOT, « Pour une anthropologie des stéréotypes. Quelques propositions théoriques », *Horizontes Antropológicos*, 18 (2012), p. 73-101.

¹² Dans le sens où chacun pense sa cause légitime que ce soit le migrant mais aussi le pays d'accueil.

¹³ Pierre-Joseph Laurent « Devenir anthropologue dans le monde d'aujourd'hui », Paris, Karthala, (coll. Hommes et Société)

Dans la continuité de cette même idée, le deuxième chapitre de ce livre traite de cet axe réflexif à travers « l'engagement à ce connaître soi-même », qui est fondamental dans la prise de conscience qui mène au recul nécessaire pour développer une pensée anthropologique sur les enjeux d'asile et migration en présence. A ce propos, ce qu'il appelle l'aveu de subjectivité est énoncé en ces termes : à côté de « l'engagement de l'anthropologue sur le terrain », on rencontre « l'engagement de l'anthropologue à se comprendre lui-même » comme seconde condition de la pratique de l'ethnographie (Ibid. p 86). Relativement à cela, je ne peux pas me vanter d'avoir eu une quelconque expérience de terrain sur la thématique levant le voile sur ces enjeux migratoires. Néanmoins, j'adhère à l'argumentation de l'auteur à propos de la subjectivité, car « l'anthropologue ne peut se déprendre du fait qu'il est le fruit d'une époque et d'une histoire lesquelles déterminent sa manière de comprendre le monde (Laurent P-J, 2019, 84-85p).

Pour cette première partie, je dirai que c'est l'approche du tableau qui détermine ce que l'on voit, mais que l'interprétation qu'on en fait, prend racine dans notre vécu intime. Les enjeux migratoires représentent le thème du ou des tableaux qui se présente(nt) au professionnel afin qu'il les observe. Sous cet angle de vue, nous sommes en plein dans la perspective, à la différence près, qu'il faut savoir repérer la technique utilisée (perspective linéaire ou atmosphérique) par l'artiste¹⁴ afin de saisir en amont et en aval la nature des imaginaires et des stéréotypes qui font de cette thématique une lutte. Cela induit une position différente (pour l'anthropologue ou le sociologue) s'il désire repérer le point de fuite ou comprendre le ton ainsi que le jeu de couleur de la fresque. En d'autres termes, si le praticien s'engage à observer rigoureusement il pourra éventuellement saisir le contenu du message véhiculé par l'image picturale sociale qui se présente à lui.

2. Compétition, rapport de force asymétrique :

En ce qui concerne le point suivant, on ne peut pas considérer la migration comme une lutte impartiale. Je soulève cette notion d'impartialité, car si l'on en croit les Nations Unies et sa Déclaration universelle des droits de l'homme, nous serions tous « égaux ». Dans le but de démontrer cela, voici quelques points qui peuvent nous éclairer :

Article 1

Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité.

Article 3

Tout individu a droit à la vie, à la liberté et à la sûreté de sa personne.

Article 6

Chacun a le droit à la reconnaissance en tous lieux de sa personnalité juridique.

Article 7

Tous sont égaux devant la loi et ont droit sans distinction à une égale protection de la loi. Tous ont droit à une protection égale contre toute discrimination qui violerait la présente Déclaration et contre toute provocation à une telle discrimination.

¹⁴ Ceux que j'appelle « artiste » sont les acteurs principaux du contexte : le ou les migrants, les institutions etc... qui déterminent les contours de leur point de vue des événements via des récits, des textes de lois que nous regardons de façon linéaire ou atmosphérique.

Article 10

Toute personne a droit, en pleine égalité, à ce que sa cause soit entendue équitablement et publiquement par un tribunal indépendant et impartial, qui décidera, soit de ses droits et obligations, soit du bien-fondé de toute accusation en matière pénale dirigée contre elle.¹⁵

Compte tenu des éléments repris dans ces articles de ladite convention, il s'avère intéressant de souligner que ceux-ci ont valeur hiérarchiquement supérieure à ceux du droit interne belge comme une loi au sens simple dans la mesure où, étant imposées par des conventions ou des traités, elles sont donc ratifiées par la Belgique, ce qui a pour conséquence qu'elles sont automatiquement applicables en droit belge, ce qui permet aux citoyens belges de s'en prévaloir. Elles (les normes de droit international) ont une autorité supérieure à celle des normes internes à la Belgique lorsqu'elles sont imposées par des conventions ou des traités internationaux approuvés par les autorités belges compétentes. En vertu des traités européens, les règlements et des directives de l'Union européenne (UE) s'imposent automatiquement en droit belge.¹⁶

En plus de cela, les lois font office de règles qui régissent a priori le contexte migratoire, car cela implique la mise en mouvement d'individus d'un point à un autre ; à la recherche d'un « vivre ensemble » plus sécurisant que celui du pays dans lequel ils ont vécu. Rajoutons que ces écrits juridiques nous laissent entendre que chaque individu a une chance égale dans ce « bas monde » d'être traité, ainsi que respecté à sa juste valeur par son semblable (l'être humain). Ces principes de réglementation sont aussi primordiaux dans une compétition saine et animée par le « Fair Play »¹⁷. Car sans ligne de conduite prédéfinie pour le bon déroulement de cette épreuve, on s'expose à un différentiel d'équité qui mène à la supercherie entre concurrents. Pour en revenir à la thèse reprise dans le titre de cette partie de travail, j'insiste sur le fait que le mode d'application d'une compétition a des similitudes avec la migration. En effet, le rapport de force est prépondérant à la pratique compétitive et est en lien avec le respect des règles, ce qui « garantit l'intégrité » de l'opposition entre concurrents.

Toutefois, dans quelle mesure peut-on considérer le rapport de force comme étant asymétrique, dans ce contexte socio-politico-économique? D'une part, par la rigidité des mesures policières (qui en quelque sorte représentent l'état) mises en place et qui ne sont pas en adéquation avec les articles de la Déclaration universelle des droits de l'homme, lorsqu'on sait que les pays Européens sont loués pour être des états de droits.

En guise d'illustration, l'enquête de Mazzocchetti autour des questions d'asile et de migration exprime ce rapport de force déséquilibré, entre ce qu'elle nomme « corps refoulés » (J. Mazzocchetti, 2014, P.137) et ce que j'appelle une démocratie à deux vitesses. En l'occurrence, dans ce même article faisant référence aux manifestations de violence (rapport de force physique) de la police sur des migrants, l'anthropologue décrit une vidéo qui nous renvoie à la centralité du corps (le « corps sans qualité » est aussi cette personne privée de

¹⁵ <https://www.un.org/fr/universal-declaration-human-rights/>

¹⁶ <http://www.vocabulairepolitique.be/hierarchie-des-normes/>

¹⁷ Le Fair-Play est applicable dans le sport de manière générale, mais par facilité je me suis appuyé sur les principes et la définition de la fédération internationale de football association (FIFA) : La Commission de Fair-play et de Responsabilité Sociale s'occupe partout dans le monde de toutes les questions de fair-play du football, contrôle le respect des règles de fair-play et soutient et supervise le comportement de tous les acteurs impliqués dans le football ; <https://fr.fifa.com/who-we-are/committees/committee/1903155/>

droits et de parole, réduite à un corps encombrant, un corps qui pleure, un corps qui dérange) (Ibid. p. 139) par des inégalités décrites comme suit :

« Les premières images donnent la parole à une femme qui explique avoir été trainée par les policiers du siège quarante au tarmac, en raison du mouvement de protestation qui a eu lieu dans l'avion suite aux pleurs incessants d'une jeune femme déportée vers le Congo RDC et aux procédures de contrainte appliquées par les policiers pour la faire taire. Cette scène malheureusement devenue banale a ici la particularité d'avoir parmi les voyageurs à bord de l'avion, et en particulier parmi ceux qui se sont manifestés pour que la jeune femme soit descendue de l'avion, la députée Gisèle Mandaila. C'est elle qui dès le début des tensions à l'intérieur de l'avion a prévenu la presse, notamment la Libre Belgique. Les images suivantes sont celles de la députée, obligée elle aussi de quitter l'avion, sans ses chaussures et sans ses bagages, une compresse sur son visage ». (Ibid. p. 138)

Partant de ces faits, la députée (Gisèle Mandaila) dit ceci : « Je me suis emportée, mais je n'ai pas bougé. J'ai crié en disant : mais on est dans quoi ici ? (...) Je pense que la manière dont la police traite les gens, nous a traités, parlementaire ou pas, c'est indigne d'un Etat de droit. (...) Il doit y avoir sûrement une loi qui dit qu'il faut rapatrier les gens avec deux policiers, mais ces policiers quand ils sont dans l'avion, il n'y a personne qui exerce un contrôle, ils sont zélés. Ils ont un zèle considérable. Ils font ce qu'ils veulent de leur victime et ça, ce n'est pas normal » (Ibid. p. 139)

De surcroît, la violence subie par la femme faisant l'objet d'un rapatriement, ainsi que cette actrice du décor politique, m'invite à pointer du doigt « la rationalité politique néolibéral » mais également le caractère mensonger de cette idéologie (explication ci-après) dont les relents ont pu se ressentir lors de cet affront. Dans son ouvrage « Anthropologie de la globalisation », Marc Abélès énonce les effets destructurants de la globalisation par une longue interrogation disant ceci : « D'un point de vue anthropologique et historique, la question posée est la suivante. Certes, la souffrance sociale peut aujourd'hui connaître un niveau d'intensité particulièrement élevé, mais cela signifie-t-il que les formes de violence décrites dans le contexte contemporain ont une spécificité ? En quoi se distinguent-elles de situations antérieures marquées par les antagonismes et l'arbitraire de la force ? » (Marc Abélès, 2008, p. 197)

Dans la mesure où je devrai répondre à ces questions, je ferais référence au phénotype qui nous renvoie à l'idée qu'à l'heure actuelle, l'ascension sociale d'une personnalité politique à la peau noire est « automatiquement » un mensonge ou une utopie pour certaines personnes ; où qu'une personne devant être rapatriée n'a plus le droit à la dignité due à son rang d'être humain, dans une Europe qui prône l'égalité des chances pour les minorités et la discrimination positive. Conséquemment à ce qu'on pensait avoir résolu en se disant que « l'État-nation moderne se caractérisait par un processus d'homogénéisation et de sérialisation des individus, qui ne se définissaient plus en référence à leurs appartenances ethniques ou régionales, mais comme partageant la qualité de citoyens libres et égaux. La citoyenneté et les formes démocratiques de représentation politique constituent les éléments forts de cette configuration » (Ibid., p. 198) mais ne sont pas respectés.

D'autre part, pour saisir la subtilité de ce rapport de force asymétrique il est primordial de définir par quel moyen la lutte émerge comme étant inégale. A ce sujet, deux mouvements s'opèrent ; à savoir, la prise de décisions des hautes instances sur les modalités à appliquer

(discours) et la dimension pratique repérable sur le terrain : « Il y a lieu de ne pas confondre et/ou réduire « rationalité politique néolibérale »(Piccoli/Simon, 2018) et idéologie : la première repose sur un cadre discussif, une narration où se déploient, au travers des discours et pratiques politiques, institutionnelles, bureaucratiques mais aussi via les industries de masse et les cultures médiatiques populaires, les valeurs inhérentes à son mode de gouvernement. Comme je le développerai ci-après, ces valeurs sont, pour beaucoup, incorporées sans pour autant que les contextes ne permettent à la grande majorité des populations précarisées d'y correspondre. Les logiques de marché et de concurrence sur lesquelles le néolibéralisme repose, les valeurs qu'il déploie responsabilisent davantage les individus que les sociétés de leurs déconvenues dans un monde décrit comme composé non seulement de réussites individuelles et de consommations possibles, mais aussi de réalisations de soi idéales. Dans cette équation, sont oblitérés les rapports de force et de pouvoir. A contrario, le néolibéralisme légitime les inégalités qui le traversent, tout en les dépolitisant. Les échecs tout comme les réussites sont supposés résulter d'une saine compétition, d'une conception de l'humain hors solidarité, de la capacité des uns et des autres à être "entrepreneurs de soi" (Foucault, 2004) ». (Mazzocchetti, 2018, 88 p)

De cette façon, ces pratiques profitent à une idéologie, qui à elle « seule » (bien qu'il y ait des enjeux sous-jacents) symbolise cette asymétrie. Ce néolibéralisme, n'est autre qu'une « idéologie de la promesse de la liberté individuelle qui n'est pas tenue, et les institutions démocratiques sont dans un état lamentable » (Amin et al., 2006 :20). D'un point de vue pratique, voici à quoi ressemblent les dommages de cette pensée sur le terrain : « Confrontés aux écarts entre discours et pratiques, en butte face (?) aux promesses de mobilités sociale et économique sans entrave, de réalisations de soi non tenues, les jeunes des quartiers populaires et les migrants dits "illégaux" croisés sur mes terrains burkinabè, belges et maltais, matérialisent la "masse des exclus" (Rancière, 2004). Dans le jeu de concurrence et de responsabilisation au cœur des subjectivités néolibérales (Dardot, 2013 :22), ils se refusent à être les perdants d'une société qui les constitue en même temps qu'elle les rejette ». (Mazzocchetti, 2018, 101 p).

Pour ces motifs, il y a de quoi qualifier ces situations diverses comme empreintes d'un rapport de force désavantageux. En vue de clarifier mes allégations, les problèmes socio-politico-économiques ne sont pas inhérents aux migrants car l'idéologie néolibéraliste touche également les puissants. Ce constat est repris dans le livre « Amour pragmatique » de Pierre Joseph Laurent au sujet de la migration des femmes cap verdiennes en Italie (1957) pour libérer les femmes de la bourgeoisie des tâches « ingrates » comme le travail domestique, la garde des personnes âgées et des enfants. Or, entre 1981 et 1988 la question migratoire en Italie devient un problème ; là où l'envoi d'une simple lettre d'invitation d'un patron suffisait pour atterrir sur le sol, les complications administratives amenuisent le flux migratoire en raison du durcissement des règles d'entrée des migrants. (Pierre Joseph Laurent, 2018, p 217-218)

Ainsi donc, ce qui est à blâmer c'est l'organisation de ce courant de pensée qui est utilisé pour combler des carences (économique, politique, sociale etc.) avec des ressources en tout genre, y compris des hommes et des femmes quand le besoin s'en fait ressentir en période de vache maigres et les tenir loin des frontières en périodes de vaches grasses.

En y réfléchissant et en élargissant notre horizon, si les ressources (matières premières de toutes sortes) du sol africain (ou d'ailleurs) font l'objet de convoitises de la part des grandes puissances, il en est de même dans le monde du sport où chaque équipe et chaque nation désirent être compétitives. Les enjeux financiers sont d'une envergure tellement grande que tous les moyens sont bons pour acquérir de la bonne ressource humaine. Celle-ci est une denrée qui pousse sur le bitume des quartiers populaires et qui demain pourrait donner de la force à un autre continent si l'occasion se manifeste (pays d'origine) ; car la plupart de ces jeunes gens sont des fils de réfugiés, de migrants, d'immigrés et sont ce qu'on appelle dans le jargon du sport des binationaux¹⁸ (Lukaku, Benteke, Mbappé, Zidane, Fellaini, Benzema)¹⁹... Pour éviter qu'ils optent pour la nationalité sportive de leur pays d'origine, les moyens mis en place par les fédérations sont pragmatiques. En fin de compte, pour démontrer ce montage, je me suis appuyé sur l'exemple de deux jeunes joueurs de football considérés comme les futures stars de demain et qui ont obtenu une naturalisation précoce après leurs premiers pas chez les professionnels lors de la saison 2019-2020.

2.1 Ansu Fati : Espagne

« Barcelone au mois d'août 2019, l'attaquant, fils d'immigrés de Guinée-Bissau, vit une ascension fulgurante, pour le plus grand bonheur de ses proches, qui ont dû traverser bien des difficultés. Lionel Messi, Luis Suarez, Antoine Griezmann... À la vue de l'effectif stratosphérique du FC Barcelone, se faire une place dans un tel contexte ne semble pas être chose aisée. Mais au milieu de ces étoiles du football mondial, une pépite de 17 ans fait son trou, sans pression, avec toute la spontanéité d'un jeune adulte. Lui, c'est Ansu Fati, le nouveau phénomène issu de la célèbre académie du FC Barcelone, la Masia. Mais avant d'en arriver là, Ansu et sa famille ont dû traverser quelques difficultés.

Le parcours migratoire de la famille Fati débute en 1998, lorsque le père, Bori Fati, joueur de football en recherche d'une meilleure vie pour sa famille, quitte la Guinée-Bissau pour rejoindre le Portugal. "J'ai décidé de sauter le pas et de partir car la situation au pays devenait bien trop difficile", se souvient Bori. "J'ai tenté ma chance au Portugal car j'y ai de la famille et je me suis dit que ce serait plus facile pour moi car c'est un pays avec lequel on partage la même langue et des liens."

Les choses ne se passent toutefois pas comme prévu une fois arrivé en Europe. En quête d'un contrat de footballeur, Bori Fati ne parvient pas à trouver un club stable et décide, en 2001, de faire venir son épouse et de traverser la frontière pour rejoindre l'Andalousie. Là-bas, il finit par signer avec une équipe semi-professionnelle, et trouve un emploi dans une petite commune de 7 000 âmes, Herrera, située à une centaine de kilomètres de Séville. Un an plus tard, son épouse décide de rentrer quelques mois à Bissau pour donner naissance au petit Ansu, qui restera dans son pays natal jusqu'à ses 6 ans, le temps que la situation familiale se stabilise en Europe.

¹⁸ Voir les annexes

¹⁹ Ce sont des joueurs de football qui jouent pour les meilleures nations européennes, mais dont les parents ont tous immigré et c'est cela qui fait d'eux des binationaux. Lorsqu'on est éligible pour deux pays, le premier pays avec lequel on joue une rencontre officielle devient l'équipe nationale que tu pourras et devras représenter définitivement.

En 2008, possédant tous les critères conformes à la politique de regroupement familial espagnol, Ansu peut rejoindre son frère et ses parents. Les buts s'enchaînent, et l'attention médiatique grandit encore autour du phénomène venu de l'Ouest africain. En septembre, il est naturalisé espagnol, en même temps que toute sa famille, et opte pour représenter dorénavant l'équipe nationale d'Espagne. "Nous sommes fiers d'être africains, et nous sommes vraiment reconnaissants d'avoir obtenu la nationalité espagnole ».²⁰

2.3 Eduardo Camavinga : France

Né en novembre 2002 à Miconge, dans la province de Cabinda en Angola, Eduardo Camavinga arrive en France un an plus tard avec ses cinq frères et sœurs et ses parents, qui ont fui l'ancienne colonie portugaise pour une vie meilleure.

Son caractère travailleur et sa pudeur sont ancrés en lui, comme une réponse aux épreuves que lui et sa famille ont vécues avant d'en arriver là. En 2013, alors que la famille achève la construction d'une maison, un incendie ravage le nouveau foyer des Camavinga. Ils n'ont plus rien du jour au lendemain : les économies placées dans les biens immobiliers sont parties en fumée. "Ça a été un gros coup dur pour la famille, ils étaient tous en pleurs" se rappelle Nicolas Martinais. C'est à cette période-là que le père d'Eduardo lui a dit : "Tu es l'espoir de la famille, c'est toi qui la relèveras". Les paroles du chef de famille résonnent comme une prophétie : le jeune Eduardo intègre le centre de formation du Stade Rennais la même année.

Dans le club propriété du milliardaire François Pinault, le jeune Camavinga fait ses classes dans les équipes de jeunes de l'escouade au maillot sang et noir. L'élégant footballeur adolescent ne tarde pas à prendre son destin en main. "Eduardo, c'est un exemple, dans tous les sens du terme", précise Landry Chauvin, son ancien entraîneur au centre de formation de Rennes. "Il voyait tout à l'avance, il comprenait tout au premier coup, et il était toujours dans une optique d'apprentissage et de progression quotidienne. Bosser avec un gamin comme ça, c'est que du bonheur".

Désormais titulaire du onze breton et élu meilleur joueur du mois d'août en Ligue 1 (record de précocité dans l'histoire du championnat de France), Camavinga a également vu son destin lui apporter une bonne nouvelle il y a quelques semaines, après des années de démarches administratives de la part de ses parents. En effet, courant novembre, Eduardo est devenu citoyen français. Très ému, il n'a pas hésité à exprimer sa satisfaction lors de l'annonce de la nouvelle. "C'est une joie, une vraie joie et un honneur d'être français, je suis tellement fier !", sourit le jeune tricolore qui n'hésite pas à afficher son ambition. "J'ai hâte de tout donner avec le maillot bleu et de faire partie de superbes aventures en équipe de France pour un bon nombres d'années".²¹

Par opposition à ces contes de fées non sans intérêt, lorsque le profit n'y est pas, le migrant, réfugié ou fils d'immigré n'échappe pas à cette lutte déséquilibrée, car il fait office de bouc émissaire ; c'est une sorte de bouche en trop à nourrir²². « De fait, la construction de la figure du migrant comme « danger » et/ou « parasite » et les discours populistes voire racistes qui se déploient notamment sur les réseaux sociaux, représentations de crainte et de haine se sont

²⁰ <https://www.infomigrants.net/fr/post/20736/ansu-fati-de-la-guinee-bissau-au-fc-barcelone>

²¹ <https://www.infomigrants.net/fr/post/21705/football-eduardo-camavinga-l-angola-en-bretagne>

²² « Ainsi, tel qu'esquissé dans la scène décrite, le « corps sans qualité » est aussi cette personne privée de droits et de parole, réduite à un corps encombrant, un corps qui pleure, un corps qui dérange » (Mazzochetti, 2014, p 139).

installés dans de nombreux esprits à la faveur de la criminalisation des migrants et des politiques de fermeture, voire des politiques ouvertement xénophobes de ces dernières décennies. » (Mazzocchetti, 2019, p 104-105).

Finalement, comment lutter ? « S’émanciper », énonce également Rancière, « ce n’est pas faire sécession, c’est s’affirmer comme copartageant d’un monde commun, pré-supposer, même si les apparences sont contraires, que l’on peut jouer le même jeu que l’adversaire » (Mazzocchetti, 2018, p 91). Sous cet aspect, comment jouer lorsque c’est l’adversaire qui fait les règles et qui fait office d’arbitre à la fois²³.

A la suite de ces propos, il faut prendre conscience que ce n’est pas chose aisée de jouer le même jeu que l’adversaire. Néanmoins dans une compétition, chaque camp a ses forces et ses faiblesses, la complexité d’un renversement de situation demeure dans l’habilité ainsi que le savoir-faire des acteurs, dans l’apprentissage de la défense et le timing de la contre-attaque. « En effet, s’il est extrêmement réducteur d’envisager les parcours migratoires uniquement sous l’angle de la victimisation, il faut cependant constater que les rapports de force sont déséquilibrés. Ces tactiques font face aux stratégies des dominants, des détenteurs des pouvoirs politiques et économiques [De Certeau, 1990]. Les restrictions de circulation et la clandestinité – à l’arrivée ou suite à la perte de statut et donc de droits – ont des répercussions sur la vie des individus [Nshimirimana, 2002] ». (Mazzocchetti, 2011, p 263-264)

3. Le risque ; quand le rêve est trop long, le réveil est brutal :

Tout d’abord, je désire revenir sur les moyens employés par les migrants pour voyager et arriver à leurs fins, c’est-à-dire atteindre l’Europe. Ce voyage auquel je fais référence est celui repris dans l’article « Le corps comme permis de circuler. Du corps-héros au corps-souffrant dans les trajectoires migratoires et les possibilités de régularisation ». Bien que mes propos ne soient pas repris d’un entretien ou d’un témoignage dont j’aurais pu être l’oreille de confiance ; je peux faire preuve d’empathie en disant que le choc doit être d’une grande envergure lorsqu’après un voyage inconfortable on est débarqué pour être enfermé. Entre « absence de possibles » socio-économiques, mais aussi politiques, et ouverture des imaginaires s’immiscent rêves et nécessités d’ailleurs [Comaroff, Comaroff, 2000 ; Mazzocchetti, 2009]. Les situations de violence, les changements climatiques, les inégalités croissantes dans de nombreuses régions du monde, poussent à l’exil (Mazzocchetti, 2011, p 263). Dans ce cas, s’il on retient cette hypothèse on peut aisément comprendre les raisons d’un départ.

Sur ce point, il est utile de mettre en exergue que l’herbe n’est pas toujours aussi verte ailleurs, et cette « terre promise » qu’est l’Europe pose question ; entre autres, par les méthodes employées « Sur la vidéo (2 :53 minutes) diffusée sur le site du journal *Malta Independent*³ (<http://www.independent.com.mt/>), accompagnant l’article intitulé « *Migrants’ disorder at Hal Far Barracks* », on peut voir au travers des grillages qui entourent le centre, l’arrivée de la police. Face à des migrants en tee-shirt et sans armes, des policiers en tenue de combat, gilets pare-balles, casques, boucliers, gourdins et armes, avec lesquelles plusieurs coups seront tirés. Si, comme l’expose l’article, leur venue fait suite à un mouvement de protestations des détenus lors de la visite officielle de membres du Parlement, qui a surtout

²³ La Déclaration des droits de l’homme, ratifiée et affirmée comme valeur d’un côté, et son non-respect quand il s’agit de populations migrantes ou en demande d’asile de l’autre, est un exemple paroxystique de ces écarts entre la théorie des droits et la réalité de leurs mises en pratique. (Mazzocchetti, 2019, p104)

consisté à briser du matériel ; sur les images, sont montrés une dizaine d'hommes assis calmement devant le centre de détention, mis à terre l'un après l'autre par des policiers lourdement armés qui n'hésitent pas dès les premières secondes à tirer en l'air, alors que les hommes ne montrent aucune réticence. Ils se mettent rapidement ventre à terre, les bras dans le dos ou au-dessus de la tête, tandis que les nombreux policiers les encerclent et les maintiennent à terre avec leur gourdin et leur teaser » (Mazzochetti, 2014).

De par la considération attentive qu'elle porte à ces formes d'infortunes sociales, Jacinthe Mazzocchetti, dans ce même article ci-dessus, nous illustre à quel point les conditions de détention sont misérables et dégradantes pour ces migrants en écrivant ceci : « ces hommes à terre ne sont rien ou si peu, des « corps sans qualité » (Bertho, 2009), encombrants, de trop, pour ces autres hommes qui les malmènent, autorisés par le reste de la société qui se répète chaque matin, qu'il n'est tout de même pas possible d'accueillir toute la misère du monde » (Ibid.).

Cette description de l'accueil sur le territoire de Malte peut sembler « routinière » car les médias et le monde politique occidental nous ont habitués à ces images et à ces situations musclées banalisées. « On entend par là l'accusation, adressée ici à des journalistes, de ne solliciter des informations ou des propos auprès de certaines sources, et de ne les assembler, qu'à partir d'un préjugé de ce que doivent être ces informations et ces propos » (Cyril Lemieux, 2000). Dans le prolongement de ce qui précède, les anthropologues spécialisés sur ces questions savent mieux que quiconque, que malgré l'apologie médiatique d'un système frontalier sans faille, « l'Europe dite « forteresse » n'empêche pas les flux. Elle rend par contre les migrants plus vulnérables. Si la majorité des entrées sur le territoire découle de l'obtention d'un visa temporaire, beaucoup de migrants se perdent ensuite dans les méandres de la clandestinité. Les routes migratoires se diversifient et deviennent de plus en plus dangereuses » [De Haas, 2008] (Mazzocchetti, 2011).

A la suite des propos écrits ci-dessus, on peut mesurer l'ampleur d'une migration en constante évolution et dont les multiples trajectoires peuvent prendre une autre tournure au fil du temps. Certes, j'ai choisi l'exemple du bateau et de l'accueil qui a été réservé à ces membres à Malte, mais les moyens de transport peuvent être d'un autre genre pour migrer. Même si dans ce cas-là, la relation qui est faite est concentrée sur l'Afrique et l'Europe, ce mouvement migratoire concerne le proche comme le lointain, dans la mesure où le migrant n'est pas spécifiquement noir ou arabe par exemple (la migration est également intra européenne). Dans cet ordre d'idées, comment ne pas s'imaginer que l'on peut prendre un avion, une voiture, un vélo, un train et que tout cela soit légal car le nerf de la guerre dans ce périple s'ancre sur la légalité du titre de séjour une fois que l'on est arrivé à la destination souhaitée.

Afin d'appuyer mes dires, ne pourrions-nous pas considérer « l'idéal » qu'un être humain se forge intérieurement, comme un moyen de transport ? bien entendu, pas aussi fiable qu'une machine désignée comme étant adéquate pour acheminer qui que ce soit à bon port ; mais d'un « idéal rêvé », agréable et propice au bien être physico-psychique. Un peu comme cette description à l'eau de rose qui fait de l'acquisition d'un diplôme universitaire est un moyen de transport : « entre mythe et mobilité », « le diplôme-visa » ne font qu'un dans cette volonté de migrer pour les étudiants diplômés burkinabè et qui devient ainsi un titre de transport légal d'imaginaires et de migrations. (Mazzocchetti, 2014)

Parallèlement à ce que je viens d'énoncer, le compétiteur rêve lui aussi ; avant, pendant et après la compétition. Or, un rêve qui ne se marie pas à la réalité ou aux attentes désirées (comme les débarqués de malte, qui pensaient trouver asile), peut vite devenir synonyme d'échec et de déception. Mazzochetti décrit cet idéal de vie à travers son terrain au Burkina Faso, en nous expliquant cette réalité par ces mots : « sur les vingt-quatre mois de terrain effectués à Ouagadougou (entre 1998 et 2007), j'ai passé la plupart de mon temps avec des jeunes « en attente ». Beaucoup vivaient leur vie de façon presque virtuelle, que ce soit derrière les écrans des télévisions et des cybers, ou du fait de leurs rêves déçus ». (Mazzocchetti, 2014)

En effet, lorsque qu'un compétiteur vit ces moments, ses états d'âme s'expriment telles que « la défaite et la déception qui lui font suite sont fortement empreintes d'imaginaire car au travers de la défaite, c'est le narcissisme qui est convoqué; l'atteinte est narcissique²⁴. Parce que l'imaginaire : « C'est le sens²⁵ », toutes les élucubrations, les scénarios, les attentes, tous les effets de sens élaborés par le sujet au filtre de son image sont battus en brèche. Atteinte est portée à l'image du sujet. Une atteinte portée à l'image du sujet à condition qu'il ait été animé d'une intention, celle de gagner ; intention que nous attribuerons par défaut à tout sujet s'engageant délibérément dans une compétition » (Stéphane Déroche, 2002).

En somme, le rêve suivi d'un réveil brutal n'est autre qu'une défaite inattendue, un projet qui ne rencontre pas les attentes escomptées. Les itinéraires ne sont pas identiques pour chaque personne prenant la route ; Nasser²⁶ en est un exemple révélateur, lui qui n'a pas connu le même sort que son ami : « cette confrontation de logiques est aujourd'hui la cause de ses tourments. S'il avait su qu'il était dans son intérêt de répondre qu'il était originaire de Côte d'Ivoire et qu'il fuyait la guerre et les privations, sa demande aurait reçu une toute autre attention. Sa réponse, décalée des logiques d'asile, provoque, d'un côté, une mise en doute de son récit et, de l'autre, la proposition de solutions qui n'en sont pas » (Mazzocchetti, 2014, p.142). Voilà pourquoi la réalité apparaît toujours lorsque la lumière brille et nous appelle à sortir du sommeil. Que ce soit Nasser ou une tout autre personne, la brutalité du réveil sonne de la même manière et la terre qu'on croyait d'accueil devient une terre d'exil.

4. Corps outil, mots pour maux, coups pour coups affaire de stratégies : adversaire ou ennemi ?

Dans cet avant dernier point, j'aimerais mettre en évidence les stratégies utilisées de part et d'autres par les migrants et les institutions. Les protagonistes abattent leurs cartes comme ils peuvent, quitte à faire tourner le système en bourrique via des récits qui cadrent avec ce que

²⁴ « La libido retirée au monde extérieur a été apportée au moi, si bien qu'est apparue une attitude que nous pouvons nommer narcissisme », S. Freud, 1992, « Pour introduire le narcissisme » dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, p. 83.

²⁵ L'imaginaire c'est ce qui arrête le déchiffrement, c'est le sens », J. Lacan, *Les Non-Dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 13 novembre 1973.

²⁶ **Récit de Nasser : corps-preuve, corps-souffrant**

Enfin, la troisième situation que je voudrais énoncer est celle de l'histoire de Nasser, jeune demandeur d'asile rencontré en 2008 (Jamoulle et Mazzocchetti, 2011 ; Mazzocchetti, 2011), qui, au bout de nombreuses années de procédure et d'appels, finira par obtenir la possibilité légale de rester sur le territoire belge, suite à sa régularisation pour raisons humanitaires, en lien avec l'état dépressif voire morbide dans lequel il se trouve. Rentrer dans le détail de ce récit me permet de continuer cette plongée ethnographique et d'amorcer de manière empirique cette idée de transformation du corps héros au corps souffrant. (Mazzocchetti, 2014, p.140)

l'on attend du bon migrant. Tandis que dans l'autre sens, l'Office des Etrangers use de moyens techniques tels que le test biométrique pour déterminer l'âge d'un migrant, ce qui peut avoir une influence considérable sur ses droits (s'il est mineur ou majeur) et la suite de son périple. Bien évidemment, ces deux stratégies ne résument pas à elles seules les moyens utilisés par les personnes interagissantes dans ce champ d'activités. Néanmoins, on peut observer que l'être humain s'adapte en permanence pour arriver à ses fins.

4.1 Corps outil :

Le premier axe abordé est le rapport au corps. Le corps est un élément fondamental dans cette lutte, il est soumis de gré comme de force à une certaine éthique corporelle dans ce contexte compétitif que j'entends par « savoir-être corporel », c'est-à-dire « l'ensemble des valeurs, normes et pratiques corporelles qui caractérisent l'espace de la haute performance, et qui permettent aux individus concernés de savoir comment se comporter en fonction de leur statut de sportifs de haut niveau » (Baptiste Viaud, 2008, p 62).

D'après ces propos tirés de l'ethnographie sur « l'apprentissage de la gestion des corps dans la formation des jeunes élites sportives », on peut remarquer que l'importance du « savoir être corporel » est plus que nécessaire pour se frayer un chemin vers la victoire. Pour comprendre la dimension que peut avoir le corps au-delà d'une enveloppe charnelle, il faut que l'individu prenne conscience d'une chose : « *Notre corps, c'est notre outil de travail. Donc il faut être sérieux et ne pas faire n'importe quoi si on veut progresser et devenir meilleur* » (Mathias, gardien de l'équipe des moins de 15 ans du centre de formation d'un club de football professionnel) (Ibid.)

Dans le but de rendre mes idées plus claires, je constate après la lecture de ce discours formaté, qu'à première vue, on pourrait penser que le corps du migrant, démarrant du postulat de corps en quête d'asile, est marqué par des intentions nobles, mais qu'il devient corps outil après d'autres étapes. S'ils le pouvaient et que la situation dans leurs pays d'origines le permettait, ces hommes et ces femmes n'auraient peut-être pas pris la route pour vivre dans un éco-système auquel ils ne sont pas familiers. Qu'à cela ne tienne, on ne peut pas prétendre que ces corps soient vierges de toute histoire ; sachant que de nombreux récits de vie l'attestent, pour peu qu'on daigne donner aux migrants arrêtés la possibilité d'en parler, quand on sait qu'ils sont parfois directement incarcérés sans possibilité de défendre les motivations de leur voyage.

L'inconvénient à tout ceci, émane du tri opéré entre un récit que l'on dit vrai ou faux (exemple de Nasser ci-dessus). A titre d'exemple : « A l'Office des Etrangers, lors de son entretien d'accueil, Nasser ne possède ni les codes langagiers, ni les codes administratifs ou encore comportementaux de cette institution. Non accompagné d'une personne maîtrisant les rouages de la procédure, il est mis en difficulté dans le « travail de la voix » (Estelle d'Halluin, 2006) que nécessite le récit d'asile attendu, indépendamment de sa véracité, pour être recevable ». (Mazzocchetti, 2014, p 141)

A ce propos, ce qui pose problème c'est la justice absolue qui, lorsque les paroles ne correspondent pas à l'écho attendu par les autorités censées les juger objectivement ; les corps prennent d'autres étiquettes. Cela passe par une institutionnalisation des corps qui vise à séparer le « bon grain de l'ivraie », au point que l'administration devient sélective. D'un côté, « le « bon » réfugié, le réfugié potentiellement sélectionné, est d'un côté, le réfugié utile,

celui qui a un diplôme ou des capacités demandées, celui dont on a besoin ; de l'autre, le réfugié souffrant, par son corps, le réfugié vulnérable. Et dans les deux cas, les réfugiés qui savent se faire discrets et éviter de se plaindre de leurs conditions de vie » (Ibid. p 149).

Il n'est pas dans mes intentions, d'amoindrir le fait que le corps ait vécu des choses et qu'il soit transformé. De fait, pour consolider ma position relative à la férocité du voyage migratoire d'infortune, comment faire fi du film « la pirogue »²⁷, qui traite d'une traversée de migrants partis du Sénégal pour atteindre au final l'Espagne avec un goût d'inachevé. Dans ce film, le voyage fut une épreuve que peu d'entre nous auraient supporté.

Ma réflexion par rapport à cela part du fait, qu'en arrivant ces voyageurs ne prennent peut-être pas conscience qu'ils sont devenus des corps parfois héros, dressés, souffrants, utiles, objets, transparents (Mazzochetti, 2014) à tel point que c'est un test biométrique qui décide parfois de leur âge²⁸ et qu'ainsi les informations qui en résultent sont considérées comme « brute, objective, neutre, sans ambiguïté » [Woodtli, 2008, p 26] (Mazzochetti, 2011, p 268). Le verdict est sans appel, car toutes ces informations font du corps un outil pour des statistiques utiles aux bureaucrates.

Rajoutons à ceci que le sport de haut niveau est un système totalitaire, et que les institutions (par exemple : les clubs de football professionnel) transforment les individus afin d'obtenir une rentabilité maximale (entraînement, pression, performance, concurrence), à tel point que cela devient naturel au quotidien. Parallèlement à cela, « L'instrumentalisation à l'extrême des corps ne pourrait être appliquée brutalement sans produire de multiples résistances. La transformation du corps en corps-outil ne peut être vécue positivement que pour des individus qui ont acquis une vision du monde leur permettant ». (Baptiste Viaud, 2008, p 62).

S'il on tient compte de cette information, on comprend mieux comment certains ont joué avec le système en place et ont fait honneur à l'adage qui dit de ne « jamais sous-estimer son adversaire ». Autrement dit, à défaut de croire qu'ils ont réussi à faire des migrants « des hommes à genoux » (Mazzochetti, 2014), ceux-ci sont devenus résilients, libres d'esprit et d'actes, car « la victoire ne peut souffrir d'aucun écart, les corps l'ont bien compris » (Baptiste Viaud, 2008). De plus, Pierre de Coubertin nous dit : « Le sport va chercher la peur pour la dominer, la fatigue pour en triompher, la difficulté pour la vaincre », ainsi donc « chaque difficulté rencontrée doit être l'occasion d'un nouveau progrès ».

Dès lors, comment ne pas rendre hommage à des personnes telles que Zina et Monique (Mazzochetti, 2011) qui ont usé de stratégies grâce à leurs proches et de courage pour s'installer en terrain « hostile ». A mon sens, tout est une question de conception, car même la clandestinité est une forme de « victoire ». Autrement dit, marcher sur un sol auquel on n'a pas le droit, respirer le même air et voir le même ciel que son bourreau est « une victoire en soi ». C'est une forme de « droit à la vie dans l'illégalité » (Michel Agier, 2003)

²⁷ <https://www.youtube.com/watch?v=OBDSfplyN9Q>

²⁸ En outre, plus les techniques d'identification et de fichage biométriques se développent, plus il est difficile de leur échapper, de les ruser, de trafiquer des papiers, de faire passer son corps pour celui d'un autre et donc d'en espérer l'identité officielle ou encore de tenter sa chance dans un autre pays européen après un premier refus (Loi de Dublin II). « La frontière (c'est-à-dire le tracé entre un dedans et un dehors inscrit dans le rapport institué entre nation/identité/territoire et État) est désormais inscrite à même le « corps » des individus au sein de l'espace géré depuis les nœuds des grands dispositifs techniques.

Cela dit, pour en revenir à Zina et Monique que je cite ci-avant, il est intéressant d'expliquer comment elles ont bravé le système. La première citée, est arrivée en Europe en étant mineure. Elle a été adoptée par sa tante pour lui permettre d'obtenir des droits (Ibid. 269). La seconde, a opté pour une trajectoire tout autre que le regroupement familial. « Originaire du Cameroun, Monique a pris le départ, laissant derrière elle quatre enfants. Même si elle quittait la pauvreté et une situation familiale difficile, elle n'est pas passée par l'Office des Etrangers. Elle ne se sentait pas capable de tenir un récit victimaire qui n'aurait pas été le sien. Elle se veut plus résolument actrice de sa trajectoire [Catarino, Morokšavic, 2005] (Mazzocchetti, 2014, 272).

D'un point de vue organisationnel, on peut considérer que le système²⁹ est certainement bien établi, mais en définitive on ne peut pas arrêter l'humanité et la détermination de l'être humain pour vivre sa dignité comme il entend. En d'autres termes, chacun de ces parcours et d'autres encore, sont faits d'alliances, de rebondissements et ont leurs lots de difficultés³⁰. Conjointement à cela, ce fut le cas d'un grand nombre de migrants exploités en Italie à qui l'on a fait de fausses fiches de paie, pour travailler dans des conditions déplorables. En réponse à ces conditions de travail nuisibles à la santé, ils se sont mis en grève afin de trouver les poches de leur patron (journal RTBF 24.05.2020).

Par ailleurs, malgré l'instrumentalisation des dominants, le corps-outil est une notion stratégique à double tranchant. D'une part, le corps est instrumentalisé pour répondre aux exigences institutionnelles, et d'une autre part, ce même corps devient résistant au point de pouvoir donner la réplique au système, suite aux épreuves en tout genre qu'il a subies. L'ironie de ce « concept » me pousse à dire qu'au final, si la migration n'est qu'un phénomène « géo-culturalisé » pour les nantis ou les racistes, on peut prétendre que la résistance (verbale et physique) de ces hommes et ces femmes venus d'ailleurs les déboussole et qu'ils en perdent le nord. Leurs stratégies (celles des migrants) frustrant ces hommes de pouvoir qui pensent le « nous » et la société à la place des citoyens du monde, en usant de méthodes douteuses sur des êtres humains.

4.2 Mots pour maux, coups pour coups affaire de stratégies :

Autant dire, que si le corps est un élément porteur de nombreux messages, les mots sont la traduction de nos pensées grâce au langage. Le terrain de la rhétorique, de l'argumentation ainsi que de l'éloquence peut être ravageur lorsque l'on sait s'en servir. Par conséquent, quoi de mieux pour véhiculer des messages de violence à l'eau de rose et légitimer ceux-ci par le fait que leurs échanges se font sur des plateaux d'émissions télévisées, synonymes d'espaces « de débat » à la régulière et où les mots sont tout, sauf une arme blanche.

Toujours en liaison avec le maniement du verbe, on peut se rendre compte que la « vox populi » qui regarde les programmes télévisés sur des thèmes politiques, associe les visages des chroniqueurs à leurs idées. Dans ce cas de figure, le très controversé Eric Zemmour ne fait pas office d'exception à la règle. Conformément aux idées qu'il véhicule, il a dernièrement essuyé des insultes de la part d'un jeune homme français d'origine maghrébine en pleine rue lors du premier confinement de 2020. Suite à cela, les propos tenus par l'agresseur ont soulevé un vent de polémique sur les réseaux sociaux et la scène médiatique. Pour cause, les

²⁹ L'Office des Etrangers

³⁰ Laurent, Pierre-Joseph. *Amours pragmatiques. Familles, migrations et sexualité au Cap-Vert*. Karthala: Paris (2018) chapitre 3, 4 et 6

effets secondaires de cette agression verbale ont remis à l'ordre du jour les propos radicaux qu'Eric Zemmour partage avec d'autres sympathisants (sensiblement de droite) dont il est la voix médiatique.

Après cette brève remise en contexte, il est évident que ce qu'a fait ce jeune homme n'est en aucune façon louable et acceptable. Cependant, lorsqu'on donne des miettes aux pigeons, ils s'empressent d'en faire un repas. Il n'en fallait pas plus, pour que ce fait de mœurs soit un bon prétexte pour remettre en question la migration et l'ouverture des frontières. Voici donc, la retranscription du début de son passage sur l'émission Cnews, avec Christine Kelly dans le rôle de l'animatrice de ce débat.

Christine Kelly : Eric Zemmour, comment expliquer le geste de l'agresseur ?

Écouter, euh... il y a plusieurs grilles de lecture. Y a la sienne d'abord, parce qu'après tout il s'est longuement exprimé ce garçon. Et il a expliqué qu'il voulait me contester mon point de vue mais qu'il n'avait pas les armes rhétoriques et intellectuelles pour le faire et qu'il a préféré m'insulter et insulter ma mère... La pauvre, elle morte depuis longtemps donc, ce n'est pas très élégant, mais bon, c'est ses armes à lui on dira.

Maintenant il y a la deuxième explication plus intelligente et plus en vogue ; par exemple un garçon comme Raphael Enthoven l'explique ainsi, il dit que : « c'est le narcissisme contemporain ». En fait, pour s'afficher, pour se mirer dans le miroir des réseaux sociaux on est prêt à faire n'importe quoi et donc à insulter, à violenter etc. Moi je vous avoue que je m'en tiens à mon analyse historique. Vous savez, vous m'avez déjà entendu dire ça ; je pense que ces islamo-racailles puisqu'il emploie lui-même le mot, c'est comme ça qu'il les appelle... sont le bras armé d'une guerre de civilisation sur notre sol, d'un djihad permanent et qui chasse et pourchasse les infidèles. Vous savez ce qui m'est arrivé, c'était embêtant pour moi, mais ça arrive tout le temps, tous les jours depuis des années, depuis des décennies à des millions de français qui sont agressés, insultés, menacés, volés, violés euh pour des jeunes femmes... Euhm et même parfois tués par ces islamo-racailles.

C.K nuance en disant : vous c'était au nom de vos idées...

Mais au nom de mes idées, mais... vous savez mes idées qu'est-ce que c'est ? C'est que justement, je suis justement en première ligne dans ce combat de civilisation. Je combats, je dénonce cette agression, ce djihad et donc ils m'en veulent... Les gens n'y sont pour rien mais ils se font agresser quand même, ils se font chasser.

C.K : comment vous expliquez ou que vous inspire justement les nombreux soutiens que vous avez reçus parfois de vos adversaires qui sont venus débattre avec vous sur le plateau ? Je parle de Marlène Schiappa, je parle de Denis Olivienne... Est-ce que ça veut dire un peu que le système politico-médiatique est « sain » ?

Ha alors, je trouve que, effectivement il faut rendre hommage à ces gens. En tout cas je le fais volontiers, je leur en sais gré. Je pense qu'ils sont des authentiques démocrates, c'est-à-dire, des gens qui pensent que leurs adversaires ne sont pas des ennemis. C'est un peu toute la théorie de Benjamin Constant : la démocratie libérale au sens propre du terme, c'est-à-dire, on combat les idées, l'adversaire mais on ne combat pas l'homme... Voilà... et je trouve ça toute à fait honorable, euh vous savez le désaccord que j'ai avec ces gens, il n'est pas sur la démocratie ; moi aussi je respecte l'adversaire. Il est sur l'analyse ; ce qu'on a dit toute à

l'heure, c'est-à-dire, que moi je fais une analyse historique tragique de la situation ; eux, ils ont une analyse individualiste. Ils pensent que c'est l'individu qui se trompe etc. Moi je pense qu'il y a bien au-delà... Vous savez bien, vous m'avez entendu dire ça dix fois, il y a au-dessus des individus... « Les morts gouvernent les vivants » selon la célèbre formule d'Auguste Comte.

C.K : selon « valeurs actuelles » le chef de l'état vous a appelé ; 45 minutes d'entretiens. Euh premièrement, euh si vous pouvez nous dire un peu les mots qu'il vous a transmis et puis peut être, pourquoi c'était aussi long et puis quel sens politique donner à cet appel ?

Écoutez, là aussi je voudrais rendre hommage à l'élégance du geste même si euh je fus et je suis journaliste politique donc je vois les arrières pensées politiques mais en fait il y a aussi une élégance qu'il faut reconnaître... Euh pourquoi ? Eh ben il m'a d'abord tout simplement demandé comment ça allait, tout bêtement. Mmmh et puis la discussion s'est engagée et en fait on s'est rendu compte que nos désaccords étaient profonds et qu'il fallait un peu de temps pour les élucider ; nous avons, nous avons parlé longtemps.

C.K : Est-ce que ça veut dire que par cet appel, vous êtes passé d'ennemi à adversaire ?

Ah bah peut être qu'il considère lui, que je suis un adversaire et pas un ennemi et moi aussi

C.K : Et je vais venir à ces personnalités, ces journalistes qui ont comparé... c'est revenu souvent ça : qui ont comparé la violence de l'agresseur avec la violence de vos propos, parfois sur la religion musulmane... Qu'est-ce que vous leur répondez à ces personnes qui comparent ces violences ?

C'est assez simple en fait, d'abord il y a une ligne politique on a vu que les représentants de la France insoumise ont soigneusement tu, se sont soigneusement tus... Et ceux qui parlaient disaient ce que vous aviez dit, c'est-à-dire, en fait c'est dans le même sac, en fait ils sont tous pareil ; y a des commentateurs qui ont repris cette idée là aussi...

C.K l'interrompt pour reformuler le propos de son interlocuteur en disant : **Il l'a bien cherché pour caractériser... (Elle n'a pas terminé sa phrase)**, Zemmour reprend la parole en disant : *je dirais deux choses. La première, c'est que ces gens-là sont clairement dans le camp des islamo-racailles et des islamo-gauchistes de la guerre de civilisation que je vous décrivais toute à l'heure... euh je pense que voilà, ils sont simples ils ont choisi leur camp, comme moi j'ai choisi mon camp.*

Bon deuxièmement, contrairement aux démocrates que je saluais tout à l'heure ils n'ont rien compris à la démocratie ; parce que la démocratie c'est justement la violence des mots pour se substituer à la violence des gestes ; c'est toute l'histoire de la démocratie. Vous savez les débats à l'assemblée nationale ou plutôt à la chambre des députés à l'époque, sous la troisième république, avec des gens comme Clémenceau et Jaurès c'était d'une violence terrible ! On est des enfants à côté. Et ils n'allaient pas pleurnicher ensuite en disant : oh il a fait de la discrimination, oh il a été méchant avec moi ! Je vous assure, il faut relire les débats.

C.K : Eric Zemmour aujourd'hui on peut quand même constater que cette violence, ce culte de la violence, se mélange de la violence c'est généralisé... On voit par exemple les gilets jaunes qui disaient : « il y a une violence sociale donc je me permets de mettre le feu. » Vous voyez ce que je veux dire ? Ça aussi c'est le prolongement de cette violence.

Vous savez, vous savez... Vous vous souvenez on a eu des débats ici là-dessus. Nous sommes choqués par la violence parce que nous vivons dans une société qui ne supporte plus la violence. Marc (Marc Menant, intervenant sur le plateau tv :) raconte la semaine dernière... je crois qu'il nous a raconté Danton. Je veux dire, là pour un mot de travers on allait à la guillotine... Et les anarchistes qui tiraient sur le président de la république, ça c'était de la violence. Vous comprenez ? Là encore, on s'est habitué à une société hyper pacifiée et donc si vous voulez ; ce que je vous disais tout à l'heure, quand je vous parle de guerre de civilisation, c'est parce que je pense qu'il y a des temporalités différentes, c'est-à-dire, qu'il y a des gens qui viennent d'autres contrées et qui sont représentants d'autres temporalités, d'autres cultures, d'autres civilisations et qui ne veulent pas accepter notre système. Et donc il y a un choc entre des gens qui viennent d'une société hyper violente et des gens qui vivent ; nous, dans une société hyper pacifiée et là il y a vraiment un choc des cultures terrible.

C.K : 36 secondes pour vous filmer, 35 secondes pour se vanter, 55 secondes pour s'excuser

Vous avez chronométré (rires) ? **C.K : Ha j'ai tout chronométré (sourire)**

Bravo (rire)! Écoutez, si vous voulez savoir si je crois à ses excuses, je vous réponds non ! Je pense d'abord qu'il a été lui aussi violemment insulté sur les réseaux sociaux si j'ai bien compris. D'ailleurs, je remarque dans cette histoire c'est les réseaux sociaux qui font tout. Vous avez remarqué ? Les médias traditionnels n'en parlent pas ; les réseaux sociaux eux font une réalité, c'est très intéressant quand on les critique tout le temps. Deuxièmement, ses excuses je pense que c'est du bidon, je pense que c'est un avocat de gauche qui lui a conseillé de faire ça, parce qu'il a bien vu les crachas en temps de corona virus ça peut aller chercher loin. Donc je pense qu'il y a là une organisation, il y a quelque chose, il y a des gens qui l'ont conseillé, de faire attention.³¹

En second lieu, si ce plateau télévisé était constitué de sympathisants – dans la mesure où ces invités sont « des experts » représentant une certaine élite sociale – j'ai voulu confronter le point de vue d'Eric Zemmour à un individu (à fortiori « noir »³²) qui a pris la parole sur internet (YouTube) pour répondre aux propos tenus par E. Zemmour. Cet homme remet en question son discours d'expert en sciences politiques gage de son intellect ; afin de démontrer que derrière sa prétendue intelligence se cache de la haine. En voici la retranscription :

« Réponse à Eric Zemmour qui a répondu suite à son agression et je pense qu'il est très important de lui répondre parce que le fait de ne pas lui répondre c'est lui donner raison. C'est ça le problème... Alors Eric Zemmour, afin de répondre à ce petit jeune et je le reprécise qui pour moi l'a insulté et qui n'était pas pour moi en soi une véritable agression en sens propre du mot agression ; et j'ai pu aussi apprendre que ce jeune homme avait fini en prison, j'estime qu'il est très important de répondre et de réagir, car nous constatons qu'aujourd'hui nous vivons dans un pays à trois vitesses.

Il y'a une justice en fait pour le citoyen lambda suivant que suivant que vous soyez blanc ou autre et une troisième justice qui est la justice de Zemmour qui apparemment serait au-dessus

³¹ <https://www.youtube.com/watch?v=5NoYMgdimYg>

³² Ne sachant pas si cet individu est d'origine africaine, j'ai voulu généraliser cela à sa couleur de peau pour signifier au lecteur que cet opposant n'était pas de type caucasien. Néanmoins, j'ai mis le terme noir entre guillemet car il ne représente pas à sa juste valeur le teint de peau de cet homme.

de la république... Oui ! Parce que c'est cela que ça veut dire... Cela veut dire en fait que la justice d'Eric Zemmour se trouve au-dessus de la république, qui se retrouve à ce niveau-là (geste avec sa main pour montrer la supériorité hiérarchique); bien au-dessus de la justice des gens comme nous ou de la république.

Eh bien nous les petits citoyens qui sommes noir et maghrébin, nous sommes bien en dessous en fait de ce même système ; et pourtant, nous vivons dans un pays qui nous dit constamment liberté, égalité, fraternité. Voilà l'hypocrisie du système dans lequel nous vivons chers frères et sœurs aujourd'hui. Mais Eric Zemmour, va bien plus loin dans sa réponse. Il profite d'un fait, d'une agression, d'une personne, d'un jeune, qui l'a insulté dans la rue afin d'amalgamer et de généraliser toute une communauté et voilà quelqu'un qui se dit intellectuel. Il nous parle de barbare, il nous parle en fait d'islamo-gauchiste... Cela veut dire que, il n'a même pas cette capacité, cette intelligence, lui qui se croit intellectuel. Il n'a même pas cette intelligence de réagir sur une personne qui l'a agressé, non ! Il généralise en cataloguant, « ces gens-là », d'islamo-gauchistes et j'estime personnellement que c'est une stratégie qui est vraiment diabolique, qui est perverse et qui pour moi relève de la manipulation. Voilà quelqu'un qui se dit constamment intellectuel mais pour moi n'est pas un intellectuel. C'est un polémiste et quelqu'un qui n'a de cesse de diviser la société, de trancher la société ; ou de fait, il considère qu'il y'a des gens qui seraient des racailles, des petits jeunes noirs et maghrébins et de l'autre côté il y aurait des bons qui seraient des français de souche. Voilà les réalités chers frères et sœurs.

Troisième niveau d'analyse, Eric Zemmour nous parle du choc des civilisations. Il nous parle de Clémenceau, il nous parle de Jaurès ; mais j'ai envie de répondre à Monsieur Zemmour, qui soit disant se prend pour un intellectuel... Les Clémenceau et les Jaurès, ils n'étaient pas comme vous. Ils étaient dans la dimension, ce sont des gens qui ont créé la France, ce sont des gens qui étaient dans la grande vertu de la France, ce sont des gens qui avaient la puissance des mots. Vous dites que ce jeune-là est dans la violence, dans la pure violence ; alors que vous, vous êtes dans la démocratie. Soit disant, que vous vous seriez, oui...

La force de l'intelligence et que lui serait la force de la violence ; et que lui, lorsqu'on n'a pas la force des mots tout comme vous, « ces-gens-là » qui sont des islamo-gauchistes n'ont que de cesse d'utiliser la violence. Mais moi j'ai envie de vous dire Monsieur Zemmour : personnellement, ce jeune il vous a insulté verbalement dans la rue et vous, vous allez sur un plateau de télévision en soi-disant intellectuel, ce que vous n'êtes pas pour moi ! Vous n'êtes qu'un polémiste et non pas un intellectuel. Et vous pensez avoir la puissance des mots, vous pensez avoir l'intelligence, la pensée et de l'autre côté en fait, des gens qui seraient des islamo-gauchistes pour ne pas dire en fait des moins que rien, ceux qui n'auraient pas d'intelligence face à vous en fait ; qui seriez le grand maître à penser de la France.

J'ai envie de vous dire gentiment, que ce soit Aimé Césaire, que ce soit Malraux, que ce soit Clémenceau, que ce soit De Gaulle, ce sont des gens qui ont construit la France. Eux ! Ces gens-là, ils étaient des intellectuels... Parce qu'à mon avis, l'intellectuel c'est celui qui est là pour élever la société. L'intellectuel pour moi c'est celui qui est là pour construire la société. L'intellectuel ce n'est pas celui qui est là pour diviser la société, pour fragmenter la société... vous êtes tout sauf un intellectuel ! Parce votre stratégie on l'a comprise, celle qui consiste à prendre un fait et le transformer pour le généraliser de façon à amalgamer et à stigmatiser toute une société, toute une communauté. Je trouve ça vraiment diabolique ! Et pour moi ce

n'est pas l'œuvre d'un intellectuel, c'est l'œuvre d'un manipulateur qui veut se faire passer pour un intellectuel... Et des gens comme Clémenceau, Jaurès, comme vous les avez cités comme : Aimé Césaire, il y en a plein comme Malraux.

Ce sont des gens, je le dis : eux ! Ils avaient la vraie force de l'intelligence parce qu'eux ils ont créé la France ; et vous qui êtes un petit pantin du système, vous utilisez la stigmatisation, la victimisation pour vous mettre au cœur de la société, au cœur du système. Vous ne serez jamais au cœur du système ! Parce qu'on a tous compris votre stratégie, votre manipulation qui consiste à amalgamer, à stigmatiser, à fragmenter la société. Et la France, je le redirai toujours : liberté, égalité, fraternité ; des gens comme Jaurès, Malraux, Clémenceau, ce sont des gens qui ont construit la France ! Parce que eux, ils avaient réellement la vraie intelligence. L'intellectuel c'est celui qui est là pour construire la société, qui avant tout aime l'humain et qui n'est pas dans la déconstruction de l'humain ».³³

Pour terminer cette dernière partie, j'aimerais mettre en avant les intentions de chaque partie tout en insistant sur le poids des mots, c'est-à-dire, que le moindre mot dévié d'une situation initiale ou d'un contexte engage une réflexion décalée. Cette conclusion est un éclairage sur les stratégies dans cette guerre des maux³⁴ par des mots.

4.2.1 Analyse du passage d'Eric Zemmour :

D'une part, il y a une émission qui a pour objectif d'après moi, de recueillir les états d'âme de la victime sans pour autant chercher, la ou les motivations politiques de l'agresseur. D'autre part, le principal intéressé va plus loin que sa condition de victime, il se fait porte-parole de l'agresseur et désigne ces commanditaires comme étant de gauche, sans dire très clairement si lui est de droite ou d'extrême droite.

Le maniement des mots d'Eric Zemmour est malicieux, c'est-à-dire, qu'il est induit d'une intelligence malsaine, et a pour but de justifier ses arguments à la fois insultants et dégradants avec l'immunité que lui procure son rang d'expert. « Il importe en effet de saisir les ressorts de ces peurs et processus d'infériorisation, d'échelonnement des vies de plus ou moins de valeurs, et, d'analyser le poids des discours des dirigeants et la manière dont ils sont relayés dans les médias dans ces processus de catégorisation et de hiérarchisation » (Mazzocchetti, 2019, p.87). Notons que la thèse de son expertise se base sur l'Histoire, qui selon lui « justifie » la suprématie occidentale de façon légitime. Pour ce faire, il atteste que le comportement de l'individu qui l'a suivi en le filmant et l'insultant, prouve formellement que certaines « civilisations » sont encore « primitives ». En quelque sorte, il part du principe que l'Histoire est un sceau qui légitimise le pouvoir de l'autochtone (européen) et ne s'attarde pas sur des questions de politiques sociales liées à la précarité de certains citoyens repérables comme étant des immigrés (peu importe le degré de génération).

Ces propos clivants « transparaissent dans les discours et les actions à propos des migrants et des demandeurs d'asile, présentés au mieux comme un fardeau, au pire comme un danger » (Ibid. p 84). De même, ce genre de prédication vise à normaliser cette approche auprès des téléspectateurs, c'est une manière de dissoudre subtilement le communautarisme pour lequel il milite dans la citoyenneté qu'il idéalise ; celle-ci représentant une partie du peuple capable

³³ <https://www.youtube.com/watch?v=HjiD60cnLtw>

³⁴ Dans le sens de problèmes qui persistent en société

de vivre de manière civilisée en société. Quand on sait que « les frontières visent désormais moins à protéger ou séparer des territoires que des « identités », « ethnies » ou « civilisations ». La stigmatisation des étrangers cherche – avec un succès très relatif, voire des effets contraires – toujours à remplir cette fonction politique de renforcement de la cohésion nationale (ou européenne) » (Matthieu Bietlot, 2010).

Reste à souligner que bien que cela soit latent dans son exposé on pourrait croire qu'un confinement isogamique serait utile pour la pérennité de l'Occident, car pour lui il serait souhaitable de renforcer l'entre-soi. « Discours qui aujourd'hui continuent d'affirmer ou de réaffirmer des représentations racisées des « autres Noirs, musulmans, Arabes... », perçus et traités comme des « en dehors » de l'histoire européenne et des sous-citoyens » (Mazzocchetti, 2019 p 83). Au final, la subtilité de sa répartie n'est autre que de nous faire croire que son point de vue est une suggestion, alors qu'il en fait clairement une doctrine de vérité.

4.2.2 Analyse du passage du Répondant-opposant à E. Zemmour :

Deuxièmement, il y a cette réponse différenciée faite sur Youtube de la part d'un homme qui donne son opinion sur le fond et la forme du discours d'Eric Zemmour. En ce qui concerne son intervention, elle ne m'apparaît pas comme étant un coup de gueule mais plutôt comme un recadrage. Cette présentation orale est une réponse démonstrative quant à la structuration d'arguments, visant à exprimer ce qu'il pense du rôle d'expert d'Eric Zemmour. Autant dire que le fait qu'il prenne la parole sur une tribune accessible à tout citoyen (Youtube), contient quelque chose de chevaleresque, dans le sens où il vient couper l'herbe sous le pied des préjugés « du noir et de l'arabe » issus des zones sensibles et qui ne savent se défendre qu'avec les mains ou par un langage dont le vocabulaire est peu étoffé, voire argotique.

En effet, le terrain des mots (dans la sphère médiatique) n'est pas en soi une question de couleur de peau, d'appartenance philosophique ou même de sexe. Cela relève de l'opportunité que l'on donne (ou pas) aux acteurs dont la voix est légitime aux débats organisés. Pour démontrer que certains acteurs sont exclus ou minoritaires dans les débats politico-médiatiques, je m'appuie sur la présence de Sara El Attar dans l'émission « l'heure des pros » sur Cnews (21/10/2019) qui est plus que dénonciatrice de ces pratiques, qui font de ces plateaux télé, des espaces d'échanges à sens unique. En somme, comment expliquer qu'une émission de « professionnel » comme celle citée ci-dessus, fasse l'impasse sur la présence des principales personnes concernées sur la question du port du voile, après quatre-vingt débats sur ce thème très controversé depuis quelques temps ?

Pour ma part, il n'est pas dans mes intentions de vouloir m'éloigner de notre sujet, mais il me semble que la migration et bien d'autres thèmes sont sensiblement logés à la même enseigne, en termes de représentants sur ce genre de plateau. Pour ces motifs, on peut saisir l'intervention de cet homme (répondant-opposant) comme une initiative « de droit à la ville », « de droit à la nature » (Henri Lefebvre) de droit à... synonyme d'une réappropriation de l'espace politico-médiatique par l'intermédiaire d'un média social (Youtube).

D'ailleurs, de la même façon, pour connaître le pedigree d'un concurrent dans le monde de la compétition, il faut qu'il ait la possibilité d'étaler la palette de ses capacités. Dès lors, comme

l'énonce Stuart Hall³⁵ : « La question n'est pas de savoir si l'homme-en-général perçoit distinctement les groupes dotés de caractéristiques raciales ou ethniques différentes, mais bien plutôt de comprendre quelles sont les conditions spécifiques qui rendent cette forme de distinction socialement pertinente et historiquement active » (Mazzocchi, 2019, p 83).

Historiquement, dans le monde médiatique les minorités sont massivement peu présentes dans les émissions ayant un caractère politique³⁶ ou même de divertissement. En effet, les médias politiques sont majoritairement représentés par des journalistes caucasiens ; ce qui bien évidemment, n'est pas un gage de partialité, si l'éthique de travail est favorable à l'expression des intérêts de tous.

Reste que, ce que l'on voit et ce que l'on entend s'imprime toujours un peu plus dans notre fort intérieur. Résultat, les téléspectateurs sont « conditionnés » à reconnaître la bien-pensance à travers le phénotype du citoyen de souche taillé au débat de « grand esprit ». Cela inclut qu'en dehors d'eux, les autres³⁷ analyses sont dangereusement prétentieuses ou incohérentes pour ce genre d'exercice. A ce propos, Ferrié et Boëtsch disent : « En un mot, la construction de la différence comme de sa réduction, renvoie, selon nous, à des imaginaires sociaux qu'il appartient à l'anthropologue de déconstruire. Cette tâche a un intérêt pratique dans la mesure où elle permettrait d'écarter de faux savoirs, pesant sur la détermination des politiques publiques et servant de ressources à la rhétorique parfois irresponsable des médias » . (J-N Ferrié et Gilles Boëtsch, 1993, p 246)

En relation avec cela, ce protagoniste (répondant-opposant) reprend le rôle des individus (Clémenceau, Malraux etc.) cités par Eric Zemmour, pour anéantir l'idée que la primauté d'un débat politique est la violence (à croire que certaines violences sont plus tolérables que d'autres). Surtout quand on considère que « la politique est une notion fondatrice du devoir civique envers tout un chacun »³⁸. Alors certes, un débat politique peut se révéler animé, mais son essence demeure la construction, le consensus, le fait de prévoir le bien de tous, pour atteindre la quintessence d'un vivre ensemble harmonieux.

Malheureusement, si des discours radicaux ont de l'audience et persistent sur des chaînes où l'audimat est conséquent, il faut diagnostiquer le lien de cause à effet sur la société. « Derrière la notion d'« opinion publique » se cachent les représentations d'une partie importante des citoyens qui, après avoir entendu pendant plus de trente ans le pire à propos des migrations, ont du mal à aller au-delà des supposées évidences et des amalgames, qui ont du mal également à entendre que les migrations sont une plus-value, par ailleurs nécessaires et impossibles à éviter, sur le plan économique comme sur le plan humanitaire » (Ibid. p 87).

Ainsi cela revient à dire, que cette association volontairement orientée entre ce que l'agresseur représente ; et ces gens-là (noir, arabe, musulman etc.), fragilise les rapports humains au profit de la méfiance, qui devient avec le temps du délit de faciès ; « pente du dés-humain, donc limitée à l'indifférence au sort de l'autre » (Ibid. p 106). A cette fin, le champ

³⁵ Stuart HALL, « Race, articulation et sociétés structurées "à dominante" », in ID., *Identités et cultures*, t. 2 : *Politiques des différences*, trad. fr. d'Aurélien BLANCHARD et Florian VÖRÖS, Paris, éd. Amsterdam, 2013, p. 203.

³⁶ Le jour où il y aura une émission spécialisée dont tous les chroniqueurs sont originaires d'Afrique, mais de nationalité européenne, nulle doute que certains crieront au scandale.

³⁷ Pour ne pas rentrer dans un débat de catégorie, cela s'applique pour les gens moins nantis socialement

³⁸ « Ceci dit, le contexte globalisé et les formes de violences qui le caractérisent nous obligent à (re-)penser le commun » (Mazzocchi, 2019)

juridique est marqué au fer rouge, car « le fléau de la justice ne frappe pas de manière équitable et suit des logiques singulièrement différenciées selon la classe, le genre ou la race ». (Bouagga et al., 2016 : 9).

Cette logique de justice multidimensionnelle comme le précise le répondant- opposant, renforce le fond de ma pensée. A savoir qu'hypothétiquement, la pauvreté non moins qu'elle soit matérielle, s'apparenterait également à l'absence d'équité entre citoyen ; « car que criminalise-t-on au juste ? La soif de liberté, la soif de vivre, la soif d'exister, la soif de consommer, le désir de mobilité sociale... » (Mazzocchetti, 2018, p 102) dans une Europe qui se dit être néo-libérale.

N'en déplaise au conservateur de la pensée colonialiste comme Jean Paul Guerlain³⁹ qui ne sait pas si les nègres ont toujours travaillé dur. Cependant, si on se réfère à Achille Mbembe le terme « nègre »⁴⁰ serait bien plus complexe qu'il n'y paraît dans la modernité, c'est-à-dire, tout autant dégradant et rappelant la médiocrité des pauvres petites gens issues de l'immigration ou d'un contexte socialement précaire. Sous ce postulat, si la justice est un fait de l'homme, voire de « Dieu », son jugement devrait être favorable à ceux qui travaillent dans des conditions pénibles, et dont la motivation est de récolter dignement sans préjugé le fruit de leur labeur. Or, une fois encore on s'aperçoit que la justice, qu'elle soit des hommes ou divines est une intelligence dont la balance est dérégulée et qu'à ce titre le « corps précaire » doit se dire que les mots « méritocratie » et « démocratie » sont fantasmagoriques.

Dans ce cas bien précis, l'impact de cette justice frauduleuse favorise la criminalisation et « influence également les représentations et les discours à l'égard des jeunes descendants de migrants non européens, bien souvent appréhendés comme étrangers malgré leur nationalité et regardés avec suspicion. Notons cependant que les mises au banc des jeunesses précarisées, d'autant plus celles considérées comme “perpétuellement étrangères” (afrodescendantes et musulmanes en particulier), peu importe leurs histoires singulières et leurs nationalités, se maintiennent dans un temps générationnel singulier qui est aussi celui d'une conscience de plus en plus explicite des discriminations vécues » (Ibid. p 92). Pour paraphraser cet opposant, c'est cela « prendre un fait, le transformer pour le généraliser de façon à amalgamer et à stigmatiser toute une société » à tel point que le mot diversité ait un gout très peu relevé dans nos bouches de nos jours.

4.2.3 L'art comme espace de liberté et jalon de la diversité :

Pour résoudre ces nombreux abus arbitraires, quoi de mieux que de soigner les stigmates des maux par des mots ; inverser ou remplacer le discours oral par le discours écrit, ou associer les deux pour dénoncer l'injustice du poids des mots sur le dos d'une population ciblée. Il est impératif de se dédouaner de la pensée que pour être intelligent, seule une brochette de mots compliqués rend le discours constructif et inaccessible aux soi-disant « petites gens de corps,

³⁹ Propriétaire de la parfumerie Guerlain

⁴⁰ De tous les humains, le Nègre est le seul dont la chair fut faite marchandise. Au demeurant, le Nègre et la race n'ont jamais fait qu'un dans l'imaginaire des sociétés européennes. Depuis le XVIIIe siècle, ils ont constitué, ensemble, le sous-sol inavoué et souvent nié à partir duquel le projet moderne de connaissance – mais aussi de gouvernement – s'est déployé. La relégation de l'Europe au rang d'une simple province du monde signera-t-elle l'extinction du racisme, avec la dissolution de l'un de ses signifiants majeurs, le Nègre ? Ou au contraire, une fois cette figure historique dissoute, deviendrons-nous tous les Nègres du nouveau racisme que fabriquent à l'échelle planétaire les politiques néolibérales et sécuritaires, les nouvelles guerres d'occupation et de prédation, et les pratiques de zonage ? (Achille Mbembe, 2013)

d'âme et d'esprits ». Sous ce prétexte, il n'est pas inutile de dire, que parfois les mots les plus pauvres donnent encore plus de sens à la complexité qui se loge dans des conversations « d'érudits ».

Compte tenu de cela, « S'écrire, c'est également (re-)prendre le pouvoir sur cette culture de l'écrit que les procédures administratives imposent. Un défi pour un groupe d'auteurs peu ou pas alphabétisés pour les uns, et, pour les autres, n'ayant que peu de connaissances de la langue française, tout en maîtrisant parfaitement d'autres langues (un ancien juriste, un professeur, un écrivain, *etc.*). C'est là un groupe où se mêlent des niveaux de langue très différents, mais aussi des rapports à la langue française, à l'école, à la culture de l'écrit extrêmement différents » (Mazzocchetti, 2019, p 99).

Partant de ce fait, je pense que la rhétorique politico-scientifique a un jargon et des termes qui nécessitent comme toutes sciences, de l'apprentissage et de l'expérience. Toutefois, si l'on s'engage sur la pertinence du discours écrit et oral, le Rap fait figure d'objet à analyser. Ce style musical provient de ces endroits où les antennes paraboliques rappellent qu'il faut rester connecté malgré l'exil. Ces sonorités musicales sont pleinement consommées par la société (musique la plus écoutée en France) et ce savoir-faire est à mettre à l'actif des habitants de quartiers « POPULAIRES » ; là où paradoxalement personne ne souhaite vivre.

Entre phrases qui font l'apologie de la drogue, du sexe, des armes et de l'illégalité dans sa généralité, les auteurs de ces textes décrivent un environnement hostile au quotidien. Cette hostilité n'est peut-être pas marquée en permanence dans les rapports humains qu'ils vivent au jour le jour, mais prend effet dans la violence qui les empêche de s'en sortir dans la société.

Ainsi donc, il me paraît opportun de joindre à mon propos cette citation irlandaise qui dit ceci : «Le riche tue le temps et le temps tue les pauvres »⁴¹. Cette phrase pleine de sens dans notre société capitaliste a été reprise par un rappeur (ROHFF), ce qui à mon avis démontre une forme de lucidité sur les séquelles qu'engendre la précarité dans les quartiers. S'il on observe une sensibilité prononcée pour l'illégalité dans les textes de rap, c'est que celle-ci est liée à une forme d'économie parallèle qui permet de vivre (ou survivre). La survivance comme la nomme Marc Abélès est semblable à ce texte de Ninho, artiste rappeur français, né en France d'origine congolaise et qui dit ceci :

« Le savoir est une arme et j'avais (j'avais) des munitions plein la tête (tête)

Et si t'es prêt à gagner (gagner), c'est que t'es prêt à perdre (p't-être)

C'est nos vies qu'on joue, gros⁴² (c'est nos vies qu'on joue, gros) donc j'suis toujours aux fourneaux⁴³ (j'suis toujours aux fourneaux)

C'est la frappe⁴⁴ que l'on fournit (oui) et le vase tient qu'à une goutte d'eau »⁴⁵.

⁴¹ <https://dicocitations.lemonde.fr/citations/citation-33311.php>

⁴² Mon pote, mon ami

⁴³ Etre aux fourneaux : faire tourner le business. C'est en quelque sorte produire pour servir la clientèle qui consomme la drogue

⁴⁴ La drogue de bonne qualité

⁴⁵ <https://genius.com/Ninho-goutte-deau-lyrics>

Dans ce couplet, on peut voir le reflet d'une compétition qui se pratique à chaque instant (gagner ou perdre). De plus, c'est le sens de ses paroles qui nous ouvre les yeux sur le « making off » de leur vie. Il définit⁴⁶ l'appellation le « vase ne tient qu'à une goutte d'eau » comme signifiant qu'il est à deux doigts de faire plein de choses, à deux doigts de devenir quelqu'un, sauf que la goutte d'eau peut changer la donne dans un sens comme dans l'autre (soit remplir le vase ou le faire déborder, autrement dit, tout perdre).

Cette description s'observe comme étant commune à d'autres personnes portant les stigmates de ces préjugés de race et pour qui la vie ne tient qu'à un fil. A ce sujet, Férié et Boëtsch nous instruisent encore, en mentionnant que, « l'idée de stéréotypes ou typifications nous semble particulièrement intéressante à investiguer. Elle consiste à prêter à autrui des caractères immuables, le définissant par la négative : il est cela, à l'exclusion d'autre chose. Plus radicalement, il est celui qui ne possède pas certains caractères ou certaines qualités (Herzfeld 1992), non en fonction de ce qu'il est intrinsèquement, mais en fonction de son appartenance à un groupe réifié (les « arabes », les « noirs », etc.) (J-N Férié et Gilles Boëtsch, 1993, p 247)

Personnellement, je crois que cette catégorie de citoyens représente la base du discours généralisant d'Eric Zemmour. A savoir, une exhortation sans le deux poids, deux mesures qui convient. Ce sont des paroles qui voudraient faire croire : que pour la souffrance des uns, l'Europe accueille toute la souffrance du monde. Pour simplifier son message « subliminal », je dirais que c'est une façon de véhiculer l'idée que pour un migrant (ou plusieurs migrants) foulant le sol européen, les pays occidentaux accueillent tout un continent. Qu'à cela ne tienne, soulignons que c'est une exhortation à croire que les enfants d'immigrés dont l'éducation serait contraire aux normes émanant de la culture européenne, serait finalement une conséquence de l'ouverture des frontières. Quoi qu'il en soit, s'il (E.Z) retient l'histoire comme le moyen holistique suprême de faire des liens entre les situations d'antan et actuelles, il y a fort à parier qu'il ne conçoit pas que ce qu'on récolte, avant tout on le sème. Si certains pays souffrent c'est parce que le capitalisme et la mondialisation les appauvrissent pour leur profit.

4.3 Adversaire ou ennemi :

Dans ce dernier volet du point quatre, peut-on croire qu'il y ait réellement conflit d'intérêt où divergence d'opinion politique significative, lorsqu'on s'aperçoit que le chef d'état et d'autres hommes politiques ce sont mobilisés pour manifester des messages de soutien à Eric Zemmour après son agression. Ces gestes sont empreints d'un certain élan d'humanisme à respecter, et qui mérite d'être scruté sous un angle un peu plus « sport ». Conjointement à cette perspective sportive, on peut considérer qu'un adversaire se respecte. Autrement dit, qu'on arrive à lui reconnaître des qualités. A contrario, dans une dynamique de dualité, un ennemi fait référence à un danger plus prononcé, à tel point que le ressenti s'apparente souvent à de la haine envers celui-ci.

L'éclaircissement de l'analyse (adversaire-ennemi) que je viens de faire n'est en aucun cas une vérité universelle. Cela dit, ces deux termes me laissent penser qu'en fonction des situations socio-politico-économiques, le fait d'être un adversaire ou un ennemi de la migration est interchangeable pour mieux en arriver à ses fins. En guise d'exemple, Théo

⁴⁶ Youtube : Ninho Concert France 2 ; à partir 6min28

Francken illustre à merveille ces deux notions réversibles. Lorsque Théo Francken se permet de prendre la parole en disant « le racisme, c'est pour les idiots... »⁴⁷, on pourrait croire qu'il y a une sorte de reconnaissance de la misère de l'autre et que in fine, c'est en bon père de famille qu'il s'oppose à la venue de réfugiés ou de migrants, pour le bien du peuple belge et non pas pour ses convictions politiques. En bref, dans ce cas bien précis, il se positionne comme un « adversaire ». C'est en quelque sorte, l'histoire du copain que l'on invite chez soi pour manger, alors que les rations sont comptées. De ce fait, à défaut de se restaurer, il nous regarde manger et personne ne pense à partager son plat.

En second lieu, dans l'article intitulé « De la commune humanité » le ministre Francken est associé à la campagne suivante à travers cet extrait : « Theo Francken a notamment lancé une campagne sur Facebook pour dissuader les réfugiés irakiens de rejoindre la Belgique ». En ce qui me concerne, on peut ressentir dans cette prise de position, un caractère plus offensif et hostile. Ce qui en définitive, manifeste le côté « ennemi » de la force.

À présent, j'avancerai que pour ma part dans ce contexte migratoire, un adversaire combat une idée qu'il est également en mesure de comprendre ; car les enjeux entre les deux parties sont plus ou moins de même nature (par ex : vivre dignement dans un endroit sûr), ce qui porte à croire que « certaines concessions peuvent être envisagées » mais que l'égoïsme du néo-libéralisme l'emporte sur l'action humanitaire.

Ensuite, nous avons la notion de l'ennemi. Celle-ci est plus instinctive, voire réductrice et s'attaque aux « bruits et à l'odeur »⁴⁸ d'un spectre qui n'a pas lieu d'être. L'ennemi agresse le corps sans pitié, il en fait « une menace existentielle ». Cela m'invite à croire que le problème est là. En d'autres termes, identifier le corps comme principal (prétexte de) menace et ne pas tenter de comprendre, respecter, ainsi que reconnaître l'esprit qui l'anime⁴⁹ ; c'est un moyen primitif de rendre caduque toute moralité qui l'habite. L'idée d'un corps sans âme est ainsi employée comme un motif d'exclusion à la participation d'une « commune humanité » le rendant incapable de vivre et de penser le monde. A ce titre, lors d'une compétition s'il on est disqualifié, on ne peut plus prétendre à rien.

Pour terminer, il y a fort à croire que la « vox populi » a son rôle à jouer dans tout ça. Qu'on se le dise, l'un des problèmes de la société s'ancre dans tout le négativisme et les représentations sociales reliés au mot « migrant ». Cependant, les citoyens « du bon côté du globe » s'adonnent à la même pratique mais sous divers appellations plus souples et avenantes du nom « d'expatrié » ou de « touriste ». Est-ce que cela peut expliquer les carences (empathie, humanisme...) que l'on a dans nos relations humaines ? Je ne saurais le dire, toujours est-il qu'en rapport avec cela, le sociologue Rodolphe Christin formule un avis bien tranché sur la question, car en ce qui concerne le deuxième terme cité ci-avant, il affirme que « le tourisme a tué l'esprit du voyage ».

⁴⁷ Céline BIORGE, « Theo Francken (N-VA). "Le racisme, c'est pour les idiots" », *RTBF*, 7 septembre 2018, en ligne sur le site https://www.rtf.be/info/belgique/detail_theo-francken-n-va-le-racisme-c-est-pour-les-idiots?Id=10012938

⁴⁸ Jacques Chirac, 19 juin 1991 : « le bruit et l'odeur »

⁴⁹ C'est-à-dire, la volonté et les motivations profondes de la mise en mouvement d'autrui, la volonté d'un être humain à vouloir vivre.

Par conséquent lorsqu'on lui demande ce qu'il reproche au tourisme, il répond ainsi : « Je reproche au tourisme d'avoir tué l'esprit du voyage. Je pense qu'au départ, les motivations touristiques étaient fondées sur la découverte du monde et l'envie de découvrir d'autres réalités et d'autres façons de vivre. Aujourd'hui la recherche du divertissement a supplanté la recherche de la diversité. Je pense aussi que la motivation des organisations touristiques n'est plus de permettre la découverte du quotidien des autres. Pire, je pense que bien souvent les réalités touristiques envahissent le quotidien des autres et rendent leur vie impossible ». ⁵⁰

Dans un autre sens, pourquoi le tourisme est-il un « antivoyage » ? « Voyager, c'est obéir à une pulsion nomade, un peu libertaire, qui nous pousse à l'aventure, à la découverte, à la connaissance. Mais notre société de loisirs a fait du voyage un produit de consommation » ⁵¹. Toutefois, il ne se résigne pas à prendre cela comme une fatalité et donne l'astuce qui permettrait de renouer avec l'esprit du voyage en disant cela : « En laissant place à l'imprévu, au vécu, à la rencontre. En tentant aussi d'être un peu plus lucide sur notre mode de vie. On part pour échapper à un quotidien qui n'est pas toujours très exaltant. C'est peut-être ce quotidien qu'il faudrait réinventer. L'évasion réside parfois dans une simple balade près de chez soi. Le voyage, c'est une rêverie, une philosophie, une curiosité. Il commence sur le pas de la porte » ⁵². Ce voyage, je le traduis comme étant l'empathie ! Mettre ses pieds dans les bottes de l'autre est un choix d'envergure et c'est un voyage porteur de bon nombre de bénéfices.

5. Historicité de classe sociale : règle du hors-jeu/off side

Pour clôturer ce travail, j'ai souhaité mettre en évidence la notion de frontière en me basant sur l'évolution du statut de migrant à citoyen résident et des codes de lecture de la société entre membres d'une famille. S'il on se base sur l'utilisation du mot frontière dans une conversation courante, son sens premier désigne les limites géographiques d'une ville et plus globalement d'un pays.

Par ailleurs, dans ce contexte, j'aimerais la redéfinir (la frontière) comme pouvant se manifester dans les rapports intra-migratoires et familiaux. Car « Au-delà des mots, ce sont des univers de sens, des représentations de la parenté, entre biologique et sociale, qui s'affrontent » (Mazzocchetti, 2011, p 270) et qui font l'objet de l'explication qui va suivre. Dans ce domaine des relations familiales, le Care laisse entendre que le fait de prendre soin des siens, permet la proximité à distance. Cependant, ce point de vue n'est pas faux mais prend racine dans une enquête menée auprès des gens résidant en Europe, ce qui induit que cette étude n'est pas globale (manque d'ici et là-bas). Par contre, la thèse générale du livre « Amours pragmatiques. Familles, migrations et sexualité au Cap-Vert » apporte une dimension plus nuancée et nous explique que c'est la soumission au projet migratoire qui fait que les liens sont entretenus (Laurent, Pierre-Joseph, 2018). Ainsi, ce dernier point est l'occasion de mettre en exergue l'hypothèse que cette notion de frontière existerait entre les migrants ayant fait le voyage avant leurs enfants restés au pays, mais aussi entre les migrants de longue date (diaspora) et leurs enfants nés sur le sol d'accueil, lorsque leur projet ne se rencontre pas (ou plus).

⁵⁰ <http://www.quotidiendutourisme.com/tendances/rodolphe-christin-sociologue-le-tourisme-a-tue-lesprit-du-voyage/165166>

⁵¹ <https://petitesbullesdailleurs.fr/le-tourisme-a-t-il-tue-lesprit-du-voyage-20081026/>

⁵² Ibid.

Pour illustrer cela, quoi de mieux que des témoignages qui symbolisent ces incompréhensions et ces anachronismes générationnels ; dans un contexte de vie où parfois « les écarts entre générations se creusent. Les conceptions du respect, de l'autorité entre aînés et cadets en sont bousculées ». (Ibid. p 275). Dans cette réalité qui se joue sur des fréquences différentes entre les protagonistes, il est question de dette, d'autorité, mais aussi de moments clés qui font office de tournant, voire de basculement du « life style »⁵³ idéalisé. En lien, avec l'un des points dont j'ai traité ci-dessus ; le rêve, l'attente, suivi de la brutalité d'une déception, peuvent alors provoquer une forme de non obtention de laissez-passer dans l'imaginaire de l'autre et symboliser la fermeture des frontières des rapports humains entre proches.

Avec ce volet interprétatif, comment ne pas considérer l'utilisation du terme « l'autre » comme un paradoxe porteur de distance et d'interrogation, sachant que cet adjectif/ pronom indéfini désignerait un membre du cercle familial? En outre, il n'est pas dans mes intentions de faire passer les relations intra-migratoires (principalement familiales) comme un drame inéluctable et permanent ; malheureusement sans « laissez-passer » il y a des choses sur lesquelles on ne peut pas mettre de nom, même lorsque son vis-à-vis est un proche.

Ces relations parfois compliquées sont représentatives d'une perte de signal qui nécessite un recalcul de l'itinéraire. De ce fait, le premier témoignage parlant de la dette, est porté sur le récit d'une jeune fille venant de Djibouti et qui a vécu un décalage entre ce qu'elle espérait et ce qu'on attendait d'elle en Belgique :

« Schuune est très décalée par rapport aux attentes de sa famille« belge ». Enfant «imaginée » plus que réelle, elle se retrouve piégée entre ses représentations de l'Europe, ses rêves, et les projets de son père. Elle espère de l'Europe la liberté. Son père attend d'elle soumission et reconnaissance. Dans les histoires de vie recueillies se répète le poids des attentes différenciées. L'enfant rappelé – enfant de la dette – est à son tour endetté. Il ne peut décevoir. De plus, la chance supposée d'être en Europe et les sacrifices accomplis, sur le plan matériel ou humain, empêchent toute plainte en direction des parents retrouvés et de ceux restés au pays » [Jamouille, Mazzocchetti, 2011]. (Mazzocchetti, 2011, p 270)

A la suite de la restitution du témoignage proposé, passons à l'histoire d'une mère, qui s'est battue corps et âme pour faire venir ses enfants en Belgique, au point de faire un mariage pour les papiers et d'être violente par un homme qui en apparence avait l'air d'un gentleman. Cependant, la mission de cette mère ayant été accomplie, elle rencontrera quelques difficultés liées à l'adolescence de son fils aîné :

« Les enfants de Monique ont vécu des bouleversements importants. Après avoir été confié à leur grand-mère, ils sont accueillis en Belgique dans un foyer violent. Aujourd'hui, ils se rebellent face à une mère absente pendant plusieurs années. Adams, le fils aîné de Monique, a 16 ans. Au pays, il se débrouillait. Partagé entre l'école et la rue, il n'avait guère de comptes à rendre. Après des années de relative indépendance, il devrait à nouveau se plier à des règles et écouter une mère qui n'a guère d'éléments sur lesquels asseoir son autorité... Les enfants n'aident pas, ils n'écoutent pas. Ils cassent tout. Je dois tout faire toute seule et ce n'est pas facile, surtout avec les plus grands. L'aîné était déjà difficile là-bas. Ici, je n'ai pas de famille, pas d'homme, je n'ai personne pour m'aider à les tenir. » (Mazzocchetti, 2011, p 275)

⁵³ Autrement dit, des conditions de vies dont on rêve, ainsi que le confort charnel et psychologique

Au vu de l'intitulé de ce travail, il serait opportun de comprendre comment cette frontière peut être mobilisée dans le cadre compétitif décrit tout au long de cet écrit. Pour cela, j'ai opté pour la règle du hors-jeu dans le football. Cette loi est une des plus « compliquées » à comprendre pour le spectateur moyennement ou pas du tout familiarisé avec ce sport. C'est donc pour cette raison que j'ai repris des définitions basiques qui permettront de comprendre la corrélation avec les récits précédemment cités et cette règle complexe.

Afin que la signification de cette règle soit comprise de tous, j'ai choisi des dictionnaires, qui certes n'ont pas une grande valeur scientifique, mais qui dans la mesure où la compréhension devait être accessible à tous, peuvent s'avérer utiles. Par conséquent, qu'est-ce qu'un hors-jeu ? « Dans certains sports d'équipe, c'est une faute commise par un joueur qui se place sur le terrain d'une manière interdite par les règles. (Tant qu'il est dans cette position irrégulière, il n'a plus le droit d'intervenir dans le jeu, sous peine de sanction.)⁵⁴ Faute commise par un joueur de foot ou de rugby, liée à un mauvais positionnement. »⁵⁵

Mon intérêt pour cette règle part du principe qu'elle fait référence à deux choses ; le jeu en équipe et à la position d'un de ses membres sur le terrain⁵⁶. Par extension, au même titre qu'une paire de chaussure n'est pas un couple, une équipe n'est pas un gage de collectivisme ; la migration et les relations intra-familiales n'échappent pas à ce « double mouvement du « chacun sa chance », mais aussi du « chacun sa solitude et son combat », du « chacun pour soi » [Mazzocchetti, 2009].

Effectivement, pour éviter un hors-jeu, les partenaires doivent apprendre à se connaître. Contenu du fait, qu'un terrain de jeu est un espace vaste, le fait que plusieurs individus n'occupent pas la même position sur cet espace, implique que leur vision du jeu ne peut pas être parfaitement identique (ici et là-bas). Autant dire, que lorsqu'on n'arrive pas à connaître les mouvements de son partenaire, on aura du mal à créer un esprit d'équipe, voire de faire famille. Dans ce contexte, rappelons tout de même que le migrant n'est pas toujours empreint de stigmates lié à la difficulté de son voyage, ainsi qu'à une arrivée dans des conditions précaires, mais qu'un voyage de la sorte implique de temps à autre des logiques réflexives immuables.

En l'occurrence c'est le cas de mes parents, à la différence qu'en ce qui nous concerne (les enfants d'immigrés), on pense naïvement que ces marques migratoires sont effacées. Le « ici et là-bas », c'est mué en une sorte « d'ici à là ». C'est pourquoi, à l'instar de tout individu vivant dans une société, eux aussi n'ont pas échappé à la socialisation européenne, mais contrairement à nous, une part d'eux y résiste. Or, avec le recul et malgré le rétrécissement de la distance imaginaire du « ici et là-bas » en un d' « ici à là » ; je peux me rendre compte que nos positions intra-familiales n'ont pas toujours été synergiques et donc parfois hors-jeu. Dans la mesure où nos projets ne se rencontrent pas, on peut dire que cela marque de temps à autre une frontière symbolique. C'est donc pour cette raison, que je vais m'exprimer plus personnellement sur le sujet à travers ma propre histoire.

⁵⁴ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/hors-jeu/40429>

⁵⁵ <https://www.linternaute.fr/dictionnaire/fr/definition/hors-jeu/>

⁵⁶ Cette règle est ambivalente, elle est à la fois utile pour défendre et pour attaquer. Le principe de la défense est de mettre l'attaquant hors-jeu et inversement les attaquants doivent être malin et éviter ce piège afin que chaque offensive soit considérée comme valable.

5.1 Introduction du récit :

Il n'est jamais chose aisée de parler de soi, de remettre ses expériences passées et ses attentes futures au grand jour. Néanmoins, retracer son parcours d'étudiant peut offrir à tout un chacun la possibilité de comprendre ses actes passés, présents, et l'orientation que l'on souhaite donner à nos activités en cours. Les sciences humaines et sociales ont la vertu d'offrir l'opportunité de comprendre ces phénomènes que l'on croit souvent anodins mais auxquels on peut donner des noms, voire y trouver une logique interprétative.

A cet effet, ce mémoire a toute son importance dans ce cheminement personnel décrypté. Il permet d'éclaircir les zones d'ombre qui font office de boîte noire de notre parcours, de mon parcours scolaire. Ce faisant, d'un éco-système à un autre, on ne broute pas la même herbe et on ne boit pas la même eau. Dans le même ordre d'idées, j'aurais pu utiliser la métaphore disant qu'on ne mange pas tous du même pain. Ceci dit, l'image qui me vient à l'esprit lorsque j'évoque une alimentation sensiblement plus végétarienne part du verbe « ruminer ». Certes, nous ne sommes pas du bétail, mais notre habitus primaire n'a de cesse de nous faire exécuter cette action qui consiste à régurgiter ce que l'on a mangé pour encore mieux le remâcher.

Sous ce rapport, je viens appuyer le fait que cette nourriture n'est autre que notre éducation. Dès lors, le processus de rumination, voire de mastication est morale ainsi que phénoménologique. Il s'active dès le bas âge et se manifeste par le biais de nos forces et nos faiblesses de la vie quotidienne, dans notre milieu social, nos groupes d'appartenances, ainsi que dans nos aspirations futures (nos projets).

Au sortir de cette introduction interprétative, qu'en est-il de ma personne à ce sujet ? Pour ma part, le constat est clair et sans appel, « je n'ai jamais aimé l'école »⁵⁷. Par contre, ma réflexion sur ce désamour de l'apprentissage s'est muée en un slogan disant ceci : « les chicons c'est amer, mais bon pour la santé » ! Je ne me permettrais pas de dire que cette phrase a des propriétés philosophiques, voire thérapeutiques ; par ailleurs, si j'écris ce texte aujourd'hui, je peux sans aucun doute livrer le fait que ma réflexion sur mon changement de cap scolaire vient de cette phrase.

De ce point de vue, je peux dire que je suis en quelque sorte un héritier qui n'a pas toujours répondu aux attentes du projet familial et des injonctions parentales. Dans ce sens, mon rapport à l'école était fortement lié à la venue de mes parents en Belgique, ceux-ci provenant d'Afrique, dans le but d'étudier. Ainsi donc, il est évident que mon rapport houleux à la scolarité est grandement fondé sur cette caractéristique identitaire. Lorsque l'arrivée d'individus dans un pays étranger est principalement consacrée à la formation intellectuelle, il ne sert à rien de douter que cette conviction intime passant par le canal de l'apprentissage universitaire est une norme qui fait office de vérité immuables, quant aux chances de réussir dans la vie s'il on est diplômé.

Par conséquent, mes défaites et mes victoires sont en connexion avec les idéaux, la culture et les craintes que pouvaient avoir mes parents quant à l'avenir de leurs enfants. Ce point de vue, est quelque peu Bourdieusien en ce qui concerne l'habitus, le capital culturel et bien d'autres éléments. C'est pourquoi, je rejoins la thématique soulevée par Vincent de Gaulejac signifiant

⁵⁷ Je n'ai jamais eu le sentiment de prendre du plaisir dans l'apprentissage primaire et secondaire, d'où cette affirmation.

que l'individu est un produit de l'histoire. Pour cette raison, quoi de mieux qu'une citation pour l'introduction de son propos énoncée comme suit : « L'homme n'a pas de nature, ce qu'il a est... l'histoire. » (De Gaulejac, 1987, p 84)

« En d'autres termes, l'inconscient n'est jamais en effet que l'oubli de l'histoire que l'histoire elle-même produit en réalisant les structures objectives qu'elle engendre dans ces quasi-natures que sont les habitus. Histoire incorporée, faite nature, et par là oubliée en tant que telle, l'habitus est la présence agissante de tout le passé dont il le produit » (Ibid. p.52)

5.2 Histoire familiale :

Tout d'abord, l'appellation « névrose de classe » dans le titre de l'ouvrage de l'auteur Vincent de Gaulejac, m'a agréablement surpris. De ce fait, cette appellation « pathologique » est définie par l'auteur de ce livre comme suit : « la névrose de classe spécifie un conflit qui émerge au croisement de l'histoire personnelle, l'histoire familiale d'un individu. Ce sont les correspondances entre ces trois registres qui permettent de comprendre la genèse et le développement de cette configuration névrotique. Les enjeux de domination entre les classes sociales traversent les familles, les rapports de couple, les rapports parents/enfants et contribuent ainsi à façonner l'identité de ces derniers. » (Ibid., p.34)

Compte tenu de ce qui précède, cette définition me renvoie au parcours personnel de mes parents ; partant du Congo à Louvain-La-Neuve comme étant la « base de mon histoire familiale ». Etant donné les liens entre ces deux pays, venir en Belgique était une opportunité pour eux d'acquérir une formation qui leur permettrait d'être encore mieux lotis lorsqu'ils rentreraient au pays. Contrairement à certains enfants dont les parents sont aussi des immigrants, mon père et ma mère sont arrivés avec un bagage intellectuel bien ancré. En indiquant cela, je veux mettre en lumière qu'il n'y a jamais eu de différence au niveau du langage et des mœurs de bonne éducation en vigueur en Belgique. De ce fait, ces atouts leur ont certainement permis d'être considérés et vu (Je tiens à nuancer voir et regarder ; dans le sens où voir est commun à toute personne n'étant pas aveugle, ce faisant regarder nécessite une certaine concentration, observation rigoureuse pour interpréter où définir ce qui se voit) autrement que de la main d'œuvre⁵⁸.

Néanmoins, la couleur de peau ne trompe pas et rappelle toujours qu'originellement on ne vient pas d'ici. Il n'y a rien d'anodin pour moi de parler en « ON » car je fais encore l'objet de certaines réflexions sur mon teint de peau dans ma vie quotidienne (sans pour autant que cela soit péjoratif pour moi).

Par ailleurs, mes parents relevaient certaines inégalités scolaires mais aussi sociétales sous l'étendard d'une couleur de peau plus discriminante que celle de l'autochtone ; après tout si le plus grand reproche que l'on fait à nos amis est qu'ils aient le même âge que nous, n'est-ce pas du propre de l'homme de reprocher à l'homme de n'être qu'un humain ?

Ceci implique que je parle de leur contexte de vie à la fin des années 80, début des années 90. C'est l'histoire d'une femme et d'un homme venus terminer leurs licences sur le sol belge. Sous cet aspect, j'ai toujours considéré qu'il y avait une sorte de requête symbolique qui avait pour but de réclamer justice. De quelle justice, suis-je en train de parler ? De celle qui ferait

⁵⁸ Comparativement aux italiens et aux marocains, venus en grand nombre pour effectuer des travaux manuels.

de nous⁵⁹ des intellectuels reconnus d'égal à égal avec les blancs. Nous, qui étions nés sur le sol européen et qui par la même occasion avions les mêmes droits que nos camarades de la maternelle ayant des cheveux blond, brun, châtain ; et dont la caractéristique principale est qu'ils ne sont pas crépus.

Dans ce schéma d'éducation, je pense que ma mère et mon père ont toujours veillé à nous ouvrir les yeux, mais surtout l'esprit. A ce titre, si l'ouverture d'esprit ne se résumait qu'à s'ouvrir le crâne, nous (les enfants) aurions signé pour cette formule à deux mains. Or, l'accent était porté sur notre capacité à comprendre les remarques qui nous étaient faites en classe par nos professeurs, afin de décoder le message que renfermait la logique du professeur. Chaque phrase mal formulée devait être reconstruite, sans oublier que mon père étant « bibliophile », a toujours souhaité nous voir lire des livres. La conséquence qu'il nous prophétisait si on ne se cultivait pas, serait de devenir éboueur, car c'est le sort qu'on réserve aux gens de couleur sans diplôme, telle une malédiction visant à errer dans le désert sans rédemption. Le résultat d'une trajectoire de la sorte représentait une sorte d'excommunication sociale à ses yeux !

Pour appuyer ces propos, « on voit que la culture spécifique, dans le cas particulier la connaissance des auteurs philosophiques, la maîtrise du vocabulaire technique de la philosophie, l'aptitude à construire un problème et à mener une démonstration rigoureuse, etc. ne comptent en fait que pour une faible part dans l'appréciation. Les critères « externes », les plus souvent implicites et même refusés par l'institution, détiennent un poids encore plus important dans l'appréciation des manifestations orales, puisque, aux critères déjà mentionnés, s'ajoutent tout ce qui concerne la parole et, plus précisément, l'accent, l'élocution et la diction qui sont les marques les plus sûres, parce que les plus indélébiles, de l'origine sociale et géographique, le style du langage parlé, qui peut différer profondément du style écrit, et enfin et surtout l'hexis corporelle, les manières et le maintien, qui sont souvent désignés, très directement, dans les appréciations » (Bourdieu et de Saint Martin, 1975, p 73).

Quoi qu'on en dise, cette réflexion part certainement de leur environnement familial d'origine. En effet, la majorité de leurs frères et sœurs ont tous étudié, ce qui renforce l'hypothèse suivante stipulant que « la succession des générations inscrit ses effets dans chacun des membres d'une famille. Chacun d'eux est relié aux autres par une série de liens économiques, idéologiques, affectifs, dont une bonne part sont inconscients. C'est là qu'il faut comprendre l'attachement à la fois comme un phénomène affectif contraignant. L'individu est contraint par ces liens qui entravent sa liberté de mouvement, mais ces liens sont également des liaisons : elles insèrent l'individu dans un réseau relationnel qui fabrique le tissu familial et social. La configuration d'un arbre généalogique montre comment un individu est le produit d'alliances successives qui s'élargissent à mesure que l'on remonte dans l'histoire familiale, dans une progression géométrique, pour se perdre au bout de trois ou quatre générations dans un réseau élargi. » (De Gaulejac, 1987, p 84)

Toujours dans ce sens, je ne peux me soustraire à leur conception de ce que pouvait ou de ce que représente l'école. L'apprentissage a toujours été pour eux un vecteur d'ascension sociale un moyen d'atteindre l'élite sans courber le dos ou se salir les mains. Dans cette manière de réfléchir, on peut ressentir toute l'initiation, la culture et la dignité qui y est contenue. Bien que cela soit hypothétique, le regard de l'autre avait peut-être plus d'importance pour eux sur

⁵⁹ Je fais référence au nous tel une opposition au « eux » (Hoggart)

le sol belge, dans la mesure où l'accès à l'université était un moyen de prouver leur valeur intellectuelle⁶⁰.

Ensuite, il y a le résultat de l'effet escompté par l'éducation qu'ils nous ont offerte, en d'autres termes, chacun des enfants avec son capital intellectuel a été invité à l'exploiter. Par ailleurs, ma réflexion a toujours été de savoir si cette orientation éducationnelle était consciente ou un déni qu'on puisse s'en sortir par d'autres filières appelant à plus de créativité artistique, ou manuelle par exemple. En disant cela, je m'avance à dire que pour chacun des membres de ma fratrie, l'école au-delà de notre majorité, n'a pas été un choix mais une obligation familiale et communautaire.

Sur ce point, je veux mettre en évidence les rapports qu'entretenaient les parents d'origine africaine entre eux (à Louvain-La-Neuve). Il existait un relent de concurrence masqué par des civilités bien installées. Cependant, il existait une sorte de pression qui faisait de nous des représentants de nos parents sur les bancs de l'école (eux versus nous) ainsi que des promoteurs de notre nom de familles dans le cercle communautaire néo-louvaniste (nous versus nous). A ce jour, chacun d'entre nous a un bachelier au minimum, on peut donc assimiler ces réussites qui ne sont pas des moindres, « à une sous-culture » qui prend effet par le mariage de ma sœur avec un ingénieur. De ce fait, « l'individu est au départ un héritier. L'emploi, les études qu'il « choisit », le conjoint qu'il épouse, le logement qu'il habite, le mode de vie qui le caractérise, les idéologies qu'il défend sont le produit de son expérience biographique qui s'inscrit dans la succession. » (Ibid. p 34)

Loin de moi l'idée d'incriminer mes parents, mais le constat que je pose est le plus réaliste possible ; la direction empruntée par nos parents se traduit par le fait qu'on ne nous a pas forcés la main pour devenir ce que l'on est, mais qu'on nous a plutôt pris par le poignet... Cette image peut paraître forte dans les intentions souhaitées par nos ascendants. Ce faisant, elle symbolise le trait d'union que sont les imaginaires entre la théorie et la réalité sociale évoluant sans cesse.

En fin de compte, socialement, notre réalité était le cliché type d'une famille dont les parents sont immigrés, compétents, qualifiés mais ne pouvant pas exercer leurs compétences avec la facilité souhaitée sur le marché de travail. Effectivement, ils avaient droit au sol belge car nous, étions belges. Cependant, n'ayant obtenu les papiers belges qu'après de longues années, notre contexte de vie familiale et notre quotidien a pris une connotation sociale officielle ; de l'habitation, au quartier, au voisin, au Aldi, toute la syntaxe de notre quotidien était socialement populaire.

Pour terminer, je dirai que cette suite est logique mais pas pour autant porteuse d'ouverture totale d'esprit. La notion de projet d'avenir est toujours aussi complexe, mais ce travail écrit de rétrospection réflexif fait office de chirurgie de conscience, dans la mesure où en mobilisant l'histoire comme une image de résonance magnétique (IRM), on a plus de chance de savoir où l'on souhaite opérer du changement.

⁶⁰ Pinker et son explication du Darwinisme social.

5.3 Histoire personnelle :

Je suis né en Belgique, j'y ai grandi, et pour mon plus grand bonheur j'ai toujours habité à Louvain-La-Neuve, autant dire que j'ai assisté à l'évolution urbaine de ce qui était un campus au départ. J'ai donc été éduqué dans une ville où le cadre étudiantin est omniprésent à l'extérieur ou à la maison. Malgré que mes parents aient toujours insisté sur l'importance des études dans la mesure où ceux-ci étaient titulaires d'une licence universitaire, j'ai toujours eu des rapports tendus avec l'école. Cela a engendré des échecs dans mon parcours scolaire. Ces revers m'ont conduit à fréquenter huit établissements scolaires différents lors de mes études secondaires. Ce long chemin de croix a débuté dans l'école la plus élitiste de la ville et par la suite j'ai progressivement transité par divers établissements situés à Wavre, Ottignies, Court Saint Etienne, et Bruxelles pour terminer.

A première vue, cela peut paraître étrange mais j'ai énormément apprécié ces changements d'écoles en ce sens que ceux-ci, d'une part, m'ont permis de découvrir d'autres environnements et, d'autre part, de rencontrer des mentalités et des cultures différentes. Il en ressort qu'étudier dans une école élitiste et une école à discrimination positive sont deux expériences strictement différentes à tous points de vue ; mais d'un éco-système à l'autre, on se remet en question. En liaison avec les propos précédents, je dirai que les rapports entre professeurs et élèves n'ont que très peu de similitudes, pour la simple raison que les rapports ethno-raciaux ne sont pas les mêmes d'une ville à une autre, ce qui inclut des répercussions sur le public que j'ai pu rencontrer dans chacune des classes que j'ai fréquentées.

Pour ma part, j'ai toujours apprécié me taire et cela même lorsque j'avais quelque chose de pertinent ou de constructif à dire, car je préférais observer mes condisciples. Malgré un caractère relativement calme, j'ai longtemps lutté contre l'instruction. J'ai toujours crié haut et fort que je n'aimais pas l'école car le principe institutionnel était un non-sens pour moi. Notamment, lorsqu'on sait que certaines personnes ne se sont pas scolarisées mais sont instruites. Suite à cela je n'étais plus stimulé par ce que j'apprenais et un clivage s'est opéré dans ma tête. Cet amalgame a créé chez moi un manque d'intérêt global pour la culture générale. Ce manque d'envie a laissé émerger une difficulté à m'orienter scolairement. Avec du recul, il m'apparaît évident que l'obtention de mon CESS fut un choix que je considère, aujourd'hui, comme étant dû à une forme de « loyauté familiale » et non pas un acquis de conscience personnel.

Sous ce rapport, Montesquieu exprime le tiraillement de cette fameuse loyauté expliqué ci-dessus à merveille, en disant : *Si je savais quelque chose qui me fût utile et qui fût préjudiciable à ma famille, je le rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose utile à ma famille et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma patrie et qui fût préjudiciable à l'Europe, ou bien qui fût utile à l'Europe et préjudiciable au genre humain, je le regarderais comme un crime. » La hiérarchie des loyautés est présentée comme si elle allait de soi. Elle est conforme aux enseignements stoïciens, à un certain humanisme chrétien et aux orientations du jurinaturalisme moderne. Mais Montesquieu esquive quelques difficultés essentielles. L'homme moderne est exposé à des conflits dont la solution ne s'impose pas avec évidence.⁶¹*

⁶¹ François BOURRICAUD : professeur à l'université de Paris-IV-Sorbonne, Encyclopædia Universalis France, page 4

Avec le temps, j'ai évité les conflits d'ordre scolaire, mais cette stratégie – et bien d'autres encore que je ne citerai pas – m'ont fait réfléchir sur les comportements humains dans les différents cadres dans lesquels j'ai interagi. Dès le moment où cette prise de conscience est survenue, j'ai arrêté d'entendre, j'ai écouté (Je tiens à nuancer entendre et écouter ; dans le sens où entendre est commun à toute personne n'étant pas sourde. ce faisant, écouter nécessite une certaine concentration, une attention rigoureuse pour interpréter ou définir ce qui est audible).

De ces faits, j'ai la conviction intime que ces expériences m'ont fait changer d'avis sur l'école. D'une part, en accédant à l'idée de ce bienfait (principe des chicons), mais surtout en me réappropriant l'apprentissage non pas comme un vecteur de réussite sociale comme mes parents l'ont toujours véhiculé, mais plutôt comme un moyen me conduisant au savoir. Je ne conçois pas le savoir comme un pouvoir mais plutôt comme un outil de lutte contre l'ignorance. Ce qui m'invite à considérer qu'au final « on ne peut changer l'histoire, ce qui est passé est passé. La seule chose que l'on peut changer, c'est son rapport à l'histoire, c'est-à-dire la façon dont elle est agissante sur nous. » (De Gaulejac, 1987, p 34)

5.4 L'histoire sociale d'un individu :

S'il m'arrive de me motiver en puisant dans l'histoire de mes parents, j'ai compris que le fait que je sois issu d'une famille de cinq enfants a automatiquement modifié chaque chapitre de l'existence de mes parents ainsi que la mienne. Mon histoire est indissociable de la leur, en ce sens qu'au-delà de tout le formatage en lien avec les études, il y a tout le bagage culturel africain qui s'oppose à la socialisation européenne. Dès lors, en observant ces deux mouvements, je me suis aperçu que ce phénomène de névrose de classe prenait une forme bien plus concrète que ce que je pouvais croire. Si je devais définir ce processus, je dirais que c'est une guerre unisexe à la fois morale et d'esprit, un tiraillement malaisant permanent pour les gens comme moi.

Mon bilan à ce sujet s'ancre sur ma définition subjective d'autonomie chez les africains. En mobilisant ce principe, il est nécessaire d'en faire une brève description. En effet, si j'avais décidé à ma majorité de m'orienter vers une carrière professionnelle de chauffagiste, on m'aurait jugé comme étant un mécréant, un jeune insouciant ; sans soupçonner que cela pouvait découler d'une conviction visant à gravir les échelons ou tout simplement que l'intelligence ne se limite pas à s'asseoir sur un banc et passer huit heures derrière un bureau. Pour conclure cette illustration de l'autonomie, la majorité que l'on acquiert dès dix-huit ans n'a concrètement pas de poids, car on te dira quand même qui voter lors des élections. Ceci dit, aller à l'encontre de l'autorité parentale devient un manque de respect, même lorsque le point de vue est bien argumenté et censé. Autrement dit, on est autonome lorsque qu'on suit les préceptes à la lettre.

Sous cet aspect, il est évident que j'ai extrapolé « l'autonomie subjective africaine » à celle d'un bon mouton, mais en acceptant ce transfert idéologique parental ; mon objectif sous-entend qu'ils veulent uniquement agir en bon père de famille. Car quoi qu'on en dise, ce pays ne sera sentimentalement jamais le leur. Le fait est que chaque jour en nous voyant grandir, il lutte contre l'assimilation culturelle dont on a fait l'objet dès la maternelle. En gros, nous ne sommes pas réellement libres de nos actes. « En ce sens, l'homme est l'histoire. Cette formule d'Ortega y Gasset doit être comprise sur plusieurs niveaux :

- L'individu produit par l'histoire
- L'individu acteur de l'histoire
- L'individu est producteur d'histoires » (Ibid. p 37)

De ce fait, si on retrace mon parcours, toute cette histoire sociale me définit et me rend sensible à certains phénomènes de société qui sont liés à ma condition en Belgique, se traduisant par le fait que je suis belge et fils d'immigrés à la fois. Il est certain, que lorsque qu'un reportage à la télévision parlera de ce qui se passe en Afrique, je suis plus attentif. A contrario, un reportage traitant de problèmes agricoles me sensibilisera moins, car dans l'état actuel des choses, les informations sur ce thème n'auront que peu d'influence sur ma condition future ou ma classe sociale. Inversement, je pourrais écouter du Stromae ou du Damso⁶², et qu'un titre de Tabuley Rochereau⁶³ (artiste congolais) ne me parle pas. Malheureusement, c'est bel et bien là que réside le problème... Je pense la moitié du temps comme « un immigré » alors que je n'en suis pas un, et l'autre moitié du temps j'oublie que je suis « originaire de »...

Cette « déformation réflexive » et cet auto-conditionnement sont une source de problème, car ils me fragilisent des deux côtés et créent parfois une frontière. « Les parents ont intériorisé les habitudes de l'un des pays mais vivent dans l'autre ; les enfants intériorisent les habitudes de l'autre alors que les parents demandent de se conformer au modèle du pays d'origine » (De Gaulejac, 1987, p 37). Quant à la formulation de « pays d'origine », je la comparerais au projet initial qui était d'étudier, mais encore, de rentrer ; ce qui induit le fait qu'ils n'étaient pas enclins à s'intégrer pleinement et faire fi du modèle culturel d'origine.

En lien avec cela, je crois que la situation de Zahoua, décrite comme *une héritière des contradictions de l'histoire familiale* (De Gaulejac, 1987) peut faire office de parallélisme avec mon contexte socio historique mais sous un autre angle, c'est-à-dire, qu'il y a un projet, mais qu'il n'y a pas de plan B. Où vais-je en venir ? À l'idée que pour des parents immigrés considérés comme intellectuels dans leurs pays d'origine, et ayant voyagé pour concrétiser la suite de ce projet, il ne doit pas être évident que l'un de leurs enfants ait des rapports houleux avec l'école. La notion d'alternatives n'existe pas ; cela sonne comme un échec ou est synonyme d'un affront à la cause, qui se mue parfois en honte. Du fait que je sois né ici, je ne suis en aucun cas dans une logique d'intégration car j'ai acquis par la nationalité les droits et les devoirs qui incombent à un citoyen belge. Autrement dit, c'est un non-sens, de s'intégrer à quelque chose auquel on appartient déjà.

Néanmoins, en adoptant de temps à autre une attitude intégratrice, on ressemble plus à notre groupe d'appartenance ethnique. En résumé, on étudie et tôt ou tard nous devrions rentrer ; tel est le modèle, car nous sommes en quelque sorte les fils prodiges tant attendus pour modifier la politique et le décor social de nos pays d'origine. Reste que, ce qui fait la force de l'Europe, c'est la diversification des métiers et ceux-ci ne nécessitent pas tous des acquis universitaires. Dès lors, comment faire dans un pays où il n'y aurait que des juristes, des ingénieurs ainsi que des économistes ?

⁶² <https://www.discogs.com/fr/search/?q=Damso&type=all>

⁶³ <https://www.discogs.com/fr/artist/454639-Tabu-Ley-Rochereau>

« La confrontation à un double système de référence, dont bien des éléments sont opposés, entraîne une confusion idéologique, une culpabilité latente, un malaise qu'il porte en lui, aussi bien dans son pays d'accueil que dans son pays d'origine. » (Ibid.) Ce constat, s'exprime par des propos tels que les suivants :

« D'où êtes-vous ?... D'ici (de France) ou de là-bas (d'Algérie) ? Il y a un problème de reconnaissance entre parents et enfants, une contradiction entre projet parental étayé sur la culture (Algérien= Africaine) et les nouvelles conditions d'existence qui amènent les enfants à réaliser d'autre projet. » (De Gaulejac, 1987, p 36)

5.5 Analyse socio-anthropologique :

Il n'est pas chose aisée que de prendre conscience dès le départ du double mouvement qui s'opère. A ce propos, j'ai vécu cette double opération comme une situation délicate lorsque je ne comprenais pas qu'en faisant des choix, je devenais moi-même acteur et scénariste de mon histoire. En reprenant les choses dans l'ordre, je n'ai plus considéré l'apprentissage comme un opposant à ma liberté de pensée.

Premièrement, j'ai pris ma scolarité comme un jeu, certes avec des contraintes, mais me procurant également de la satisfaction. A ce titre, l'extrait du livre « jeux et sport » de Roger Caillois illustre à merveille dans son volet anthropologique intitulé « mon âme d'enfant » cette vision innocente du monde en disant : « même en dehors de ces programmes réglés et codifiés, la spontanéité de l'existence se déploie comme l'invention d'un jeu perpétuel. Alors que l'adulte donne aux périodes ludiques une valeur complémentaire, en opposition avec le travail et les occupations sérieuses, qui sont les constantes de la vie quotidienne, on peut admettre que le jeu est pour l'enfant le sens dominant du réel. Même l'école se dit en latin ludus, c'est-à-dire jeu » (Caillois Roger et al., 1967, p 1168).

En second lieu, en usant du principe scolaire selon mes attentes, je me suis dédouané de la pression et des résultats souhaités par mes parents, tout en générant de la réussite comme loyauté familiale.

Cette prise de position démarre du fait que la ville me rappelle à chaque coin de rue que Louvain-La-Neuve, est une ville d'intelligentsia, une station de savoir. Pour lutter contre cette dictature omnisciente, j'ai voulu penser cette ville comme accessible au prolétaire intellectuel que je suis au vu de mon parcours chaotique et pauvre en réussite. Bien que mes dires soient quelque peu dramatisés, j'ai tout simplement voulu m'inscrire à l'université, non pas pour me conformer aux normes de socialisation de la ville, mais pour m'installer dans ces locaux afin de m'instruire à titre personnel plutôt que par « l'obligation élitiste latente », qui nous pousse à renoncer à l'université inconsciemment lorsque le parcours est parsemé d'embûches et qu'il ne ressemble pas à quelque chose de conforme aux normes.

N'est-ce pas cela être producteur d'histoire ? C'est-à-dire, en maîtriser le sens, la direction. « Nommer les choses comme elles sont, démonter les mécanismes qui produisent ces doubles liens, comprendre la chaîne qui va de l'histoire de la colonisation à l'émigration, de l'émigration à l'histoire de sa famille et de cette histoire, la constitution de son identité est le moyen de développer sa fonction d'historicité, c'est-à-dire sa capacité à analyser et à maîtriser les éléments qui la constituent comme sujet sociohistorique. » (Ibid.)

Écrire son histoire de façon éveillée offre plus de maîtrise, ainsi que l'épanouissement personnel qui va avec dans nos projets. Par ailleurs, le calme est une des forces qui m'a permis d'avancer dans la résolution de ce « conflit interne de famille ». Le climat était fortement tendu autour de moi et face à tous les gestes et les paroles de mes parents lorsque mes études étaient au point mort ; je n'ai pas surenchéri par des mouvements brusques ou des paroles qui m'auraient porté préjudice, car elles auraient pu être considérées comme parti pris pour le modèle éducationnel européen bien plus libéral. De plus, le calme a favorisé le rapport de confiance entre moi et les miens. Sans ce rapport de confiance, il aurait été pénible et difficile d'avancer pour résoudre le problème qui nous opposait, c'est-à-dire, quelle suite j'allais donner à mon futur projet scolaire mais aussi de vie.

Deuxièmement, j'ai essayé de faire un effort considérable au niveau de l'écoute, car j'ai parfois eu du mal à me taire longtemps. J'ai eu la mauvaise habitude d'entendre mais pas d'écouter ce qui se disait lors d'échange entre moi et mes proches pour trouver des solutions. Lorsque j'ai écouté, j'ai pu répondre plus facilement aux besoins de mes parents. Ainsi donc, j'ai changé mon code de communication, j'ai utilisé le ton adéquat et propice au dialogue ; n'est pas cela une équipe ?

De surcroît, c'est aussi en écoutant que j'ai un peu mieux cerné les individus en tant que personnes au sein des institutions scolaires ; afin de comprendre comment ces personnes se perçoivent. Certes, j'avance ces arguments comme une sorte de thérapie réparatrice, mais je crois personnellement que ce conflit interne est à la base de conflits externes d'un point de vue relationnel.

De cette manière, l'intérêt pour la relation m'a permis de ne pas fixer d'échéance lors d'un problème, car tous les problèmes ne peuvent-être résolus rapidement. Pour certaines situations, on a besoin de plus de temps, ne fut-ce que pour acquérir la confiance d'une personne. En raisonnant ainsi, l'aspect systémique en ce qui concerne les réactions de chaque partie, c'est-à-dire mes parents et moi, ont été mieux gérés. Cette lutte intérieure ne se résout pas du jour au lendemain. Cependant pour s'écarter des sentiers battus, l'empathie a toute son importance.

Certes, la Belgique n'est pas un pays ségrégationniste mais nos parents nous ont souvent transmis leur méfiance quant à l'idée que l'on devienne des blancs, tout en ne cessant de nous rappeler qu'on « devra toujours en faire deux fois plus que les autres » pour obtenir les mêmes résultats. Toujours dans ce sens, il est clair, que lorsqu'ils ferment les yeux et qu'ils nous écoutent parler, nos accents sont lisses ou ondulés au même titre qu'un belge de pure souche. La méfiance qui se propage dans leurs propos à notre égard est due à ce processus d'historicité, dans la mesure où eux pensent que l'on écrit une toute autre histoire que celle qu'ils ont écrite, or, ce n'est pas le cas ! Ce n'est qu'un autre chapitre.

Prendre part à des cours universitaires, peu importe la discipline est au final comme un geste de réconciliation avec la parenté et favorise peut-être mieux la compréhension pour eux, de ce que l'on veut être, de qui on est devenu et par quel moyen on souhaite devenir l'acteur principal de notre vie.

Je rajouterai qu'à mon sens, le nerf de la guerre part de l'absence de plan B, d'alternative si l'on désire s'investir dans tout autre chose que dans l'étude académique élitiste. En référence à ces propos, c'est la stigmatisation des orientations donnée à nos cursus qui leur ont souvent

posé problème⁶⁴. De ce fait, il vrai que je peux me ranger du côté de l'idée que nos parents ont eux aussi vécu cette stigmatisation, quant à l'attribution de certaines notes injustes par des professeurs qui avaient vécu la colonisation et toutes les représentations qui vont avec⁶⁵ (anecdotes de leurs expériences à l'université). Néanmoins, il aurait été pertinent qu'ils pratiquent une analyse personnelle pour mieux évaluer les possibilités de leur nouvel environnement. A ce sujet, n'est-ce pas cela l'Europe ? Une terre où les imaginaires peuvent prendre une forme concrètement palpable pour accéder à la réussite d'une autre façon que par l'université ; et s'offrir une ascension dans la hiérarchie sociale de premier choix.

⁶⁴ **Felouzis, Barbara Fouquet-Chauprade et Samuel Charmillot : Les descendants d'immigrés à l'école en France : entre discontinuité culturelle et discrimination systémique Georges ; E.N.S. Editions, « Revue française de pédagogie » 2015/2 n° 19, page 13** : Or, des travaux de recherche récents montrent que les élèves ont des comportements, des résultats scolaires, des rapports à l'école et des stratégies scolaires différenciés en fonction de leur origine nationale et culturelle et qu'ils font par ailleurs l'objet de traitements différenciés de la part de l'institution scolaire.

⁶⁵ **Bulletin de Méthodologie Sociologique 2019, Vol. 142 32–56 ; Le jugement professoral : Jugement de classe, jugement scolaire et théorie du « capital culturel ».** Retour sur « les catégories de l'entendement professoral » (Bourdieu et de Saint Martin, 1975) : La réflexion docimologique (science des examens) a montré les « biais sociaux d'évaluation » (Merle, 1998 :28–33) qui peuvent caractériser l'évaluation scolaire. Ainsi, P. Merle (2018) rappelle les recherches anciennes sur la notation (Laugier et Weinberg, 1936) qui témoignent du coefficient de subjectivité dans la note attribuée à une copie par un professeur. Il recense un certain nombre de biais d'évaluation : effets de « halo » (Caractéristiques d'une copie), de « flou » (critères de notation implicites non stabilisés), « d'ordre » (succession des copies), effets du niveau scolaire, social ou ethnique quand il est connu du professeur, etc. Ce sont autant de biais qui influencent la notation et participent éventuellement aux processus de reproduction sociale.

Conclusion

Pour conclure, revenons aux propos de l'introduction car le titre de ce travail pourrait paraître incompatible avec une thématique aussi sensible que la migration humaine. Du point de vue développé jusqu'ici, s'interroger sur la nature profonde de la proposition intitulée « la vie est tel un jeu » soulève un aspect fondamental à savoir l'humain et la perception de ce qu'est la vie. Ainsi, si ce fragment du titre s'énonce comme un jugement donné pour vrai, il pourrait aussi sous-entendre que je réduirais la dignité de l'être humain et son corps à un objet ou un bibelot dans un contexte qui, à première vue, n'a rien de ludique.

Or, si j'ai réussi à démontrer dans chaque étape de ma retranscription l'importance de l'humanisme dans la commune humanité dans laquelle nous vivons, j'insiste sur le fait qu'il n'a jamais été dans mes intentions de réduire ce sujet à un divertissement, car « une vie humaine est irréductible à un jeu quelconque. La vie n'est pas un jeu, et lorsqu'elle s'absorbe dans le jeu, elle se renie elle-même » (Caillois Roger, 1967, p 1174). En d'autres termes, cela laisserait penser que le début du titre de cet écrit a été mal retranscrit et qu'une question telle que « la vie est-elle un jeu ? » serait plus appropriée.

Cependant, il y a matière à nuancer les arguments précédemment cités dans la mesure où « la vie n'est supportable qu'à condition de jouer de temps en temps. Un homme qui ne jouerait jamais serait aussi inhumain, aussi invivable, qu'un homme qui jouerait tout le temps » (Caillois Roger, 1967, p 1174). De ce constat émis par Caillois, il est évident qu'il existe une opposition entre les deux suggestions qu'il propose. Ainsi donc, l'interrogation « la vie est-elle un jeu ? » et l'affirmation « la vie est tel jeu » ont du poids et laisse matière à réfléchir.

Toutefois, si la remise en question de ce qui motive notre perception de l'existence humaine ouvre un vaste « débat de fond », la responsabilité m'appartient de dire que ce qui suit est une position personnelle avec laquelle autrui peut être en désaccord. Néanmoins, si l'on retient l'hypothèse de départ (écrite dans le titre), il est crucial de souligner que « l'activité de jeu, en laquelle s'incarnent les valeurs de liberté et de gratuité, atteste le désir fondamental de l'homme qui veut rester vivant. Ainsi se justifie la profonde parole de Schiller : « l'homme n'est pleinement homme que quand il joue » (Ibid., 1967, p 1165). Voilà pourquoi cela me laisse penser que « la vie est tel un jeu ». En conséquence pour illustrer tout cela, j'ai utilisé la compétition sportive comme prisme explicatif pour développer le thème migratoire et les similitudes qu'il peut y avoir avec ce champ d'activité.

Dans cette optique, la question migratoire est faite de luttes et de combats qui sont à prendre au sérieux. Quand on sait que des personnes prennent le risque de faire des kilomètres dans des conditions inconfortables et parfois dangereuses, mais aussi que le nombre de morts ne se compte plus ; il y a motif d'essayer de mieux comprendre la nature de cette opposition entre migrants et Etat nation. En me prononçant ainsi, j'ai voulu démontrer tout long de mon écriture que le principe d'une compétition est comme la « vie », rien n'est figé, car c'est en fonction des situations que l'on rencontre que l'on s'adapte. Ce contexte met parfaitement en évidence, l'idée même que les attentes et les espérances se construisent au fil des victoires et des défaites tout au long du chemin emprunté pour en arriver à ses fins.

C'est donc pour cette raison que dans le premier point, mon but était d'expliquer que le fait de migrer dans l'espoir de vivre une vie meilleure, ou qu'un continent comme l'Europe, « référence de la démocratie », freine l'arrivée d'individus au nom d'un tas de prétextes ; était

une idée ancrée à partir d'un point de vue repéré dans le temps et par des actions⁶⁶ bien définies. « Les anthropologues et les historiens ont suffisamment montré l'inconsistance, et même le danger des idéologies raciales ; ce qui ne signifie pas, pour autant, que celles-ci ont cessé de conditionner les relations humaines. En Afrique postcoloniale, il faut l'avouer, « Blanc » et « Noir » demeurent des catégories « raciales » dont on ne saurait négliger ni la charge symbolique et affective, ni l'impact de cette dernière sur les consciences et les attitudes », (Ludovic Lado, 2005) car « dans l'esprit de la plupart des gens, l'apparence renvoie fondamentalement à la nature des choses ». (J-N Férié et Gilles Boëtsch, 1993, p 246)

La raison de tout ceci, reste que d'un groupe d'appartenance à un autre, l'être humain a des motivations qui impliquent « des méthodes relationnelles » différentes, mais qui se nourrissent d'imaginaires et de stéréotypes pour rendre le local et le global cohérent. Sous cet aspect, tout individu est influencé par un contexte précis, un endroit d'où il voit le monde, au point de façonner ses représentations, son discours et ses pratiques car ces mécanismes processuels sont inhérents à l'homme. Bien que cela ne justifie pas certains actes (race supérieure-inférieure, violence etc.), ce sont des schèmes communs à tout esprit humain et qui donnent à réfléchir sur le postulat étriqué qui fait que le corps soit le bienvenu ou pas dans le regard de l'autre.

Pour ces raisons, j'ai d'abord voulu remettre en question ma position, car je suis « noir » et que l'on pourrait croire que cet essai est un écrit engagé. Si cela devait être le cas, je n'ai pas honte d'écrire que je me sens légitime ; ce faisant, faire du militantisme de vestiaire ne m'intéresse guère... Effectivement, dans ce premier point en parlant de position, c'est celle de l'anthropologue que j'ai voulu mettre en avant et non pas la position de l'être à part entière que je suis (même si je ne peux m'en défaire). Si l'anthropologie est faite d'une diversité de points de vue, le fait d'en être conscient est un atout. Par conséquent, j'ai voulu illustrer cela en utilisant la perspective. Bien qu'on la considère comme une méthode d'illustration artistique, elle renferme deux techniques différentes qui obligent le professionnel à adopter le regard adéquat pour pouvoir décrire ce qu'il voit, ou ce qu'autrui veut lui montrer à travers la méthode prônée dans ce processus d'expression. C'est pourquoi, ce travail est une succession d'approches et de « positionnalités » pour comprendre du mieux possible les reliefs que donnent les acteurs de terrain à la toile migratoire.

Comme je le précisais dans l'introduction, il y a toujours un favori et un outsider dans une compétition. Pour ce faire, j'ai mis en lumière le fait que l'Occident, notamment par le champ juridique laisse entrevoir une once d'humanité via des textes de lois, mais que ceux-ci sont vite contournés en fonction de son intérêt au grand dam des migrants.

Outre cela, le point d'orgue de cette asymétrie est la manière dont le système capitaliste néolibéral œuvre par le mensonge et profite des faiblesses des plus démunis pour asseoir sa force mais également son pouvoir. « La définition de la citoyenneté, des droits et devoirs de chacun, tout comme les rapports à l'administration, demeurent toujours marqués par la distinction entre nationaux et étrangers. La perméabilité des frontières territoriales

⁶⁶ L'homme qui prend position quelque part dans une réalité qui doit devenir le lieu de son existence, peut adopter divers modes d'affirmation de soi, qui se prolongeront en programmes d'action. Il ne s'agit pas ici de mettre au point une philosophie comme un appareillage conceptuel, mais, plus profondément, de choisir une orientation implicite des conduites en vertu d'une sorte de prédétermination du sujet et de l'objet. (Caillois Roger, 1967, p 1165)

s'accompagne d'une démultiplication de nouvelles frontières sociales mouvantes, modulables et modulantes, invisibles sur les cartes mais matérialisées dans les règlements administratifs et dans les pratiques sociales ou policières, « frontières intérieures » entre populations différentes par leur origine et leur place dans la division du travail. (Matthieu Bietlot, 2010).

Dans cet ordre d'idées, un migrant est intéressant lorsqu'il a une certaine valeur que l'on peut exploiter pour l'Etat Nation ; mais dans un autre sens, il devient un prétexte socio-politico-éco- médiatique pour revoir certaines mesures et les rendre plus rigides qu'elles ne le sont si besoin. Ainsi donc, les décideurs vendent le migrant à la population « légitime au sol », comme une menace qui peut être néfaste pour le bon vivre des citoyens.

Voilà pourquoi, se mettre en route sans connaissance réelle du contexte, mais le cœur et la tête pleins d'espérance en couleur, relève de l'utopie. En effet, le principe qui structure le mythe de l'Occident en Afrique peut s'énoncer ainsi : « Ici, ça va mal... Il semble que c'est mieux là-bas ! » L'engouement des jeunes Africains pour l'Occident s'explique donc par la quête d'un mieux-être que l'on s'imagine plus accessible ailleurs, notamment en Occident. A propos de l'aptitude des mythes modernes à entretenir un rêve et à se nourrir de lui, l'anthropologue français Claude Rivière écrit ceci : « Idylle et utopie, en prise sur nos aspirations au bonheur, jouent comme moteurs de mythogenèse. » Le mythe, ici, naît et se nourrit d'une volonté de s'évader d'un réel désolant. (Ludovic Lado, 2005)

A vrai dire, cet espoir qui se mue parfois en chimère chez certains, réveille des souvenirs en moi par le biais de l'anecdote d'un congolais disant à un migrant de retour au pays : « mon cher, la Porte de Namur est toujours rouge » ? Certes, pour nous qui vivons en Belgique, nous ne pouvons qu'en rire. Mais c'est la preuve que le fantasme de ce qui est en réalité une station de métro appelée « Porte de Namur », en fait rêver plus d'un à des milliers de kilomètres. Qu'à cela ne tienne, entre ce que l'on veut et ce à quoi l'on est préparé, il y a parfois un océan qui nous sépare. Partir pour « fuir la misère » et l'injustice, découvrir le monde, échapper à un univers étriqué, faire fortune, se former..., les mobiles qui guident les acteurs sont divers et multiples. Pourtant, il est difficile de dire que le migrant est l'affamé confronté au dilemme existentiel : partir ou mourir. (Mahamet Timera, 2001)

Cela induit, qu'à l'origine le parcours du migrant n'est pas lié inconditionnellement à l'illégalité ou à la précarité. En revanche, lorsqu'il arrive en Europe et ne rentre pas dans les critères d'accueil (administratifs ou moraux) en vigueur dans la société, la désillusion peut être dévastatrice. Notons que rêver n'est pas un mal en soit, mais lorsqu'on passe d'une fiction étoilée à un cauchemar, le réveil n'a pas la même tonalité.

À constater le traitement indigne qu'on leur offre, tout porte à croire que le manque de respect à répétition laisse parfois des marques psychologiques qui rendent les migrants plus résistants à l'éco-système de génération en génération. Dans cette logique d'instrumentalisation, la première étape « consiste à banaliser les camps, à n'y voir ni des atteintes aux droits (liberté de circulation par exemple) ou à l'Etat de droit (privation de liberté sans intervention d'un juge), ni même des lieux d'incarcération. C'est le point de vue institutionnel qui, comme souvent lorsqu'il traite d'une question problématique, recourt à l'euphémisme » (Matthieu Bietlot, 2010). La justice se sert du moyen technique synonyme de vérité absolue et de biopouvoir (Foucault) pour juger de l'âge d'une personne. En privant un individu de sa dignité, le monde institutionnel transforme son intériorité et le rend plus apte à la résilience dès le moment où il est conscient qu'on a bafoué son droit à l'humanité.

Fatalement, lorsque l'état d'esprit change, on a affaire à quelqu'un d'autre. C'est en quelque sorte le principe du proverbe africain qui dit : tu ne sais pas que ton propre couteau peut te blesser ? Autrement dit, même ce que l'on croit être un objet contrôlé, peut porter atteinte au sujet, lorsque l'usage de l'outil qu'il croit maîtriser lui échappe. Pour ma part, c'est une phrase révélatrice de l'évolution du corps docile à l'asservissement, aux corps insoumis assoiffés de liberté. Il est question d'un corps décomplexé des préjugés et revanchard, prêt à utiliser les failles du système contre « l'opresseur ». A ce propos, l'analogie adversaire-enemi est plus palpable dans les discours ; mais encore, cela nous permet de sortir du cliché de la victime consentante, qui colle au migrant.

En usant d'un caractère plus entreprenant pour faire valoir leur personne, certaines de ces générations ont réussi et font aujourd'hui partie du décor social occidental. La conséquence de cette installation à long terme, laisse entrevoir des nouvelles formes de frontières dans les rapports entre les parents et les enfants. Sur ce point, c'est le faire famille qui se fragilise lorsque des réalités au sein d'un même toit ont du mal à se rencontrer. Ainsi, la divergence de projets de vie peut poser problème ; à tel point que le proche est appelé « l'autre ».

En utilisant l'historicité de classe sociale, j'ai retracé mon parcours pour cibler les attentes fondées sur moi, face à ma volonté de m'inscrire dans un projet qui me ressemble. Pour atteindre ce résultat, je dirai que cette socio-analyse met en évidence l'effet que peut avoir la migration après plusieurs années sur des individus qui sont touchés de près et qui la vivent comme une « identité ». Reste que, sans collaboration, sans efforts de toutes parts, on se met hors-jeu ; c'est une manière d'être en dehors ou de côté (off side) du projet de vie de l'un ou de l'autre, car on ne perçoit plus le devenir avec la même sensibilité.

Bibliographie :

- ABELES M., « Anthropologie de la globalisation. », Paris, Payot, 2008, 198 p
- AGIER M. « La main gauche de l'Empire » Ordre et désordres de l'humanitaire, *Multitudes*, 2003/1, n° 11, p. 67-77.
- AMIN S., ARRIGHI G., CHESNAIS F., HARVEY D., ITOH M., KATZ C., « Qu'est-ce que le néolibéralisme ? », *Actuel Marx*, n°40, 2006, pp.12-23.
- BERTHO A., « Le temps des émeutes », Paris, Bayard, 2009, 271 p.
- BIETLOT M., « Le camp, révélateur d'une politique inquiétante de l'étranger », *Cultures & Conflits*, CCLS, L'Harmattan, 57, printemps 2005, pp. 221-250
- BOUAGGA Y., CHANTRAINE G., SIMON P., « Éditorial », *Mouvements*, 4, n°88, 2016, pp.7-10.
- BOURDIEU P., DE SAINT MARTIN M., « Les catégories de l'entendement professoral », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 1, n°3, mai 1975, pp. 68-93 .
- BOURRICAUD F., professeur à l'université de Paris-IV-Sorbonne, Encyclopædia Universalis France, p. 4 .
- Bulletin de Méthodologie Sociologique, Vol. 142, 2019, pp. 32–56
- CAILLOIS R. et al., « Jeux et sports », Encyclopédie de la pléiade, édition Gallimard , 1967, 1825 p.
- CHARAUDEAU P., « Les stéréotypes, c'est bien. Les imaginaires, c'est mieux », *Stéréotypage, stéréotypes. Fonctionnements ordinaires et mises en scène. Actes du Colloque international de Montpellier (21, 22 et 23 juin 2006, Université Montpellier III)*, t. 4 : *Langue(s), discours*, Henri BOYER (éd.), Paris, L'Harmattan, 2007, pp. 4-63.
- COMAROFF J., COMAROFF J. « Réflexions sur la jeunesse. Du passé à la post-colonie », *Politique africaine*, n° 80, 2000, pp 90-110.
- DARDOT P., « Le capitalisme à la lumière du néolibéralisme », *Raisons Politiques*, 2013, n°52, pp.13-23.
- DE CERTEAU M. , « L'Invention du quotidien I : Arts de faire », Paris, Folio, 1990, 347 p.
- DE GAULEJAC V., « La Névrose de classe. Trajectoire sociale et conflits d'identité », Paris, Hommes et groupes, 1987, 368 p.
- DE HAAS H. [2008], "The Myth of Invasion: The Inconvenient Realities of Migration from Africa to the European Union", *Third World Quarterly*, vol. 29, no 7, pp. 1305-1322 .
- DEROCHE S., « Risque et compétition sportive », ERES, Cliniques méditerranéennes , 2002/1 n° 65, pp. 263- 276.

- D'HALLUIN E., « Travailler sa voix ou comment rendre sa demande d'asile audible », in « *En quête d'asile* » sous la direction de Gaël MASSET, Revue le Croquant, 51/52, 2006, pp. 13-22.
- « DICTIONNAIRE LE ROBERT MICRO », édition Edouard Trouillez, 2018, p 274 .
- DUPUY J.-P. , « La Panique », Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2003, 136 p.
- FELOUZIS B., FOUQUET-CHAUPRADE B., et CHARMILLOT S., « Les descendants d'immigrés à l'école en France : entre discontinuité culturelle et discrimination systémique », In Revue française de pédagogie, open Edition Journals, 2015/2 n° 19 , pp 11-27
- FERRIE J.-N., et BOËTSCH G., « L'immigration comme domaine de l'anthropologie (note de recherche) » Anthropologie et Sociétés, vol. 17, n° 1-2, 1993, pp. 239-252.
- FREUD, S. 1914. « Pour introduire le narcissisme », *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1994, pp. 81-105.
- JAMOULLE P., MAZZOCCHETTI J., « Adolescences en exil », Louvain-La-Neuve, Academia-L'Harmattan, coll. Anthropologie Prospective, n° 10, 2011, 355 p.
- GROVER F.-J., *Six Entretiens avec André Malraux sur des écrivains de son temps (1959-1975)*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1978, 121 p.
- HERMANS H. J. M. (2001a): The dialogical Self: Toward a theory of personal and cultural positioning. *Culture & Psychology*, Vol. 7, N°3, pp. 243-281.
- HERZFELD M., « La pratique des stéréotypes », *l'homme*, 121, 1992 , pp. 67-77
- LACAN, J., « *Le Séminaire* », livre XXI *Les Non Dupes errent* (séminaire inédit), 1973-1974, 283 p.
- LACAN, J. ,« *Le Séminaire* », livre X. *L'Angoisse* (séminaire inédit), 1962-1963, 400 p.
- LADO L., « L'imagination africaine de l'Occident Entre ressentiment et séduction », *Études*, 2005/7 , Tome 403, pp. 17-27.
- LAURENS S., « Le regard psychosocial : l'autre en moi. Vers une psychologie sociale des prises de position », Presses universitaires de Liège, Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale, 2006/3, n° 71, pp. 55 - 64
- LAURENT P.-J., « Amours pragmatiques. Familles, migrations et sexualité au Cap-Vert », Karthala, Paris , 2018, 456 p.
- LAURENT P.-J., « Devenir anthropologue dans le monde d'aujourd'hui », Paris, Karthala, Collection 4 vents, 2019, 148 p.
- LEIEUX C., « 9. Les reproches de partialité et de superficialité. Essai sur le pouvoir des formes », *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, sous la dir. de Lemieux Cyril, Paris, Editions Métailié, Leçons De Choses , 2000, pp. 367-405.
- LOEHR J., « Le Musée Imaginaire et l'imaginaire du roman », *Poétique*, Le Seuil, 2005/2, n° 142, pp. 169 -184

MACHILLOT D., « Pour une anthropologie des stéréotypes. Quelques propositions théoriques », *Horizontes Antropológicos*, 18 , 2012, pp. 73-101.

MALRAUX A., « Le Musée Imaginaire », Paris, Gallimard, coll. Folio essais ,1996, 288 p.

MAZZOCCHETTI J., « Être étudiant à Ouagadougou. Itinérances, imaginaire et précarité », Paris, Karthala, 2009, 360 p.

MAZZOCCHETTI J., « fermeture des frontières et liens transnationaux : un terrain auprès de primo-migrants africains en Belgique », *Autrepart*, Presse de sciences Po, 2011/1 n°57-58, pp. 263- 279.

MAZZOCCHETTI J., « Le corps comme permis de circuler », *Parcours anthropologiques*, 2014, n°9, pp. 133-154.

MAZZOCCHETTI J., « Le diplôme-visa. Entre mythe et mobilité. Imaginaires et migrations des étudiants et diplômés burkinabè », Éditions de l'EHESS, Cahiers d'études africaines, 2014/1 n° 213-214, pp. 49-80 .

MAZZOCCHETTI J., « Des murs pour seule réponse. De l'enfermement des jeunes de quartiers populaires et des migrants » , *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 2018, pp. 87-107.

MAZZOCCHETTI J., « De la commune humanité ? Les questions de migrations et d'asile comme lignes de faille », *Migrant ou la vérité devant soi. Un enjeu d'humanité*, Éditions Academia, 2019, pp. 81-109.

MBEMBE A., « Critique de la raison nègre », Paris, La Découverte, coll. Cahiers libres , 2015, 257 p.

NSHIMIRIMANA L., « Immigrés en souffrance : traiter la différence ou soigner l'accueil ? », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 2002/1, n°28, pp. 129-166.

PIGNON R., « Risque éducatif et risque culturel. Psychologie du risque », dans *Homo XXXIII*, 1994, pp. 59-78.

RANCIERE J., « Au bord du politique », Paris, Gallimard, Folio Essais, 2004, 272 p.

RIVIERE C., « Socio anthropologie des religions », Armand Colin, 2003, 190 p.

TIMERA L., « Les migrations des jeunes Sahéliens : affirmation de soi et émancipation », Presses de Sciences Po, *Autrepart*, 2001/2, n° 18, pp. 37-49.

VIAUD B., « L'apprentissage de la gestion des corps dans la formation des jeunes élites sportives ; paradoxe de la médecine du sport », in *La revue internationale de l'éducation familiale*, L'Harmattan, 2008/2, n° 24, pp. 57 – 76.

Site internet :

<http://comprendrelapeinture.com/la-perspective-en-peinture/>

<https://dicocitations.lemonde.fr/citations/citation-33311.php>

<https://www.discogs.com>

<https://fr.fifa.com/who-we-are/committees/committee/1903155/>

<https://genius.com/Ninho-goutte-deau-lyrics>

<https://www.infomigrants.net/fr/post/21705/football-eduardo-camavinga-l-angola-en-bretagne>

<https://www.infomigrants.net/fr/post/20736/ansu-fati-de-la-guinee-bissau-au-fc-barcelone>

<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/>

<https://www.linternaute.fr/dictionnaire/fr/definition/hors-jeu/>

<https://www.un.org/fr/universal-declaration-human-rights/>

<https://petitesbullesdailleurs.fr/le-tourisme-a-t-il-tue-lesprit-du-voyage-20081026/>

<http://www.vocabulairepolitique.be/hierarchie-des-normes/>

<https://www.youtube.com/watch?v=HjiD60cnLtw>

<https://www.youtube.com/watch?v=5NoYMgdimYg>

<http://www.cairn.info/revue-etudes-2005-7-page-17.htm>

<http://www.cairn.info/revue-cahiers-d-etudes-africaines-2014-1-page-49.htm>

<http://conflits.revues.org/1763>

<https://www.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2002-1-page-263.htm>

<https://www.cairn.info/mauvaise-presse-page-367.htm>

<http://pa.revues.org/271>

<https://www.cairn.info/revue-poetique-2005-2-page-169.htm>

<http://www.cairn.info/revue-multitudes-2003-1-page-67.htm>

Annexes

Eduardo Camavinga :



E. Camavinga avec l'équipe de France :



Ansu Fati :



Ansu Fati avec l'équipe nationale d'Espagne :



Binationaux :

Équipe de France des moins de 20 ans vainqueurs de la coupe du monde 2013 (génération 93, joueurs dont l'année de naissance est 1993) : 8 joueurs sur les 11 présents sur cette photo étaient potentiellement éligibles pour une autre équipe nationale que la France.



Équipe de France moins de 19 ans vainqueurs de l'euro 2016 (Génération 98) : 9 joueurs sur 11 étaient éligibles pour une autre équipe nationale.



La liste des binationaux de l'équipe française championne du monde en 2018 :

19 joueurs (82 %) sur 23 sélectionnés sont descendant d'immigrés. Dont 15 joueurs (65 %) sur les 23 sont d'origines africaines.

